

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



#### ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

#### BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 732. — 22 Avril 1871

#### DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement en accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT

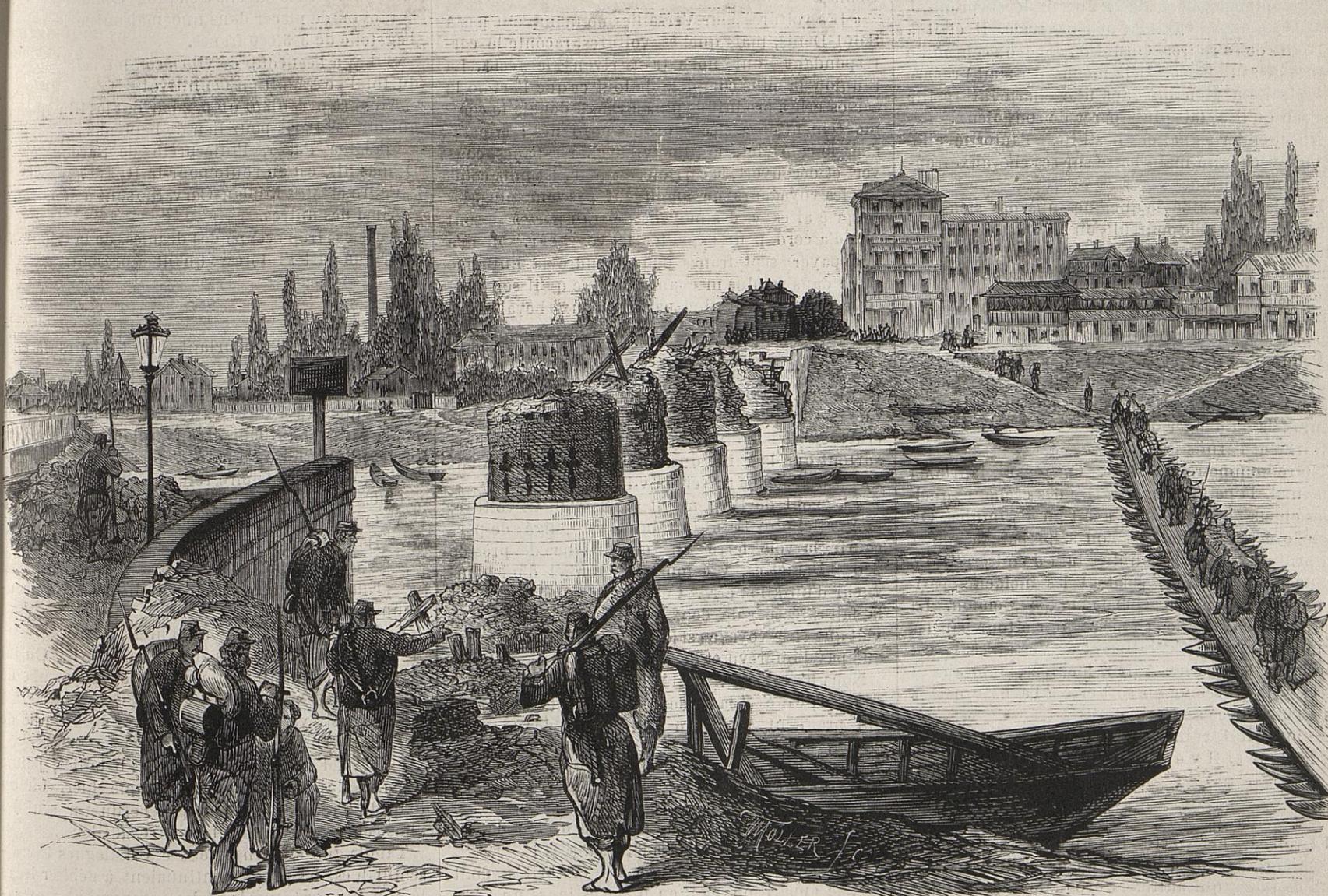
#### SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Fierre Leroux. — La poste à Versailles dans la galerie des Batailles. — La batterie du Trocadéro. — Combats sous Paris. — Asnières. — La mare aux Prussiens, par Marcel Coussot. — Ode à la colonne. — Emigration pari-

sienne. — Les vandales du patriotisme. — Cérémonie religieuse en l'honneur des généraux Clément Thomas et Lecomte. — Les diamants de la couronne, par Charles Monselet. — Obsèques des généraux Besson et Péchot. — Feuilleton : Chanvallon, par Charles Monselet.

GRAVURES : Asnières le 15 avril. — Versailles. — Aspect de la salle des Batailles pendant le classement des dépê-

ches. — Pierre Leroux. — Batterie du Trocadéro. — Les combats sous Paris. — Canonnade et fusillade dans la nuit du 11 au 12 avril à Issy et à Châtillon. — Le bac de Conflans reliant la rive droite à Saint-Germain. — Service religieux en l'honneur des généraux Clément Thomas et Lecomte. — Obsèques des généraux Besson et Péchot.



Asnières dans la journée du 15 avril. — (Dessin de M. Lançon, d'après le croquis de M. Moullin.)

## COURRIER DE PARIS

Il est dans la vie de l'écrivain des heures d'une poignante douleur, d'une inexorable nécessité.

Dans les *souffre-plaisir* nous mettions jadis en scène un journaliste contraint d'écrire un article d'une gaieté transcendante auprès du lit où gisait le cadavre de sa fiancée.

N'y a-t-il point une cruelle analogie entre cette situation et celle qui nous est faite à nous tous qui sommes obligés de tenir la plume quand le sang de la patrie s'échappe par tant de blessures à la fois ?

Mais c'est surtout alors qu'il s'agit d'écrire un *Courrier de Paris*, que la tâche devient plus écrasante encore, j'allais dire plus impossible.

Les luttes de la polémique ne sauraient avoir accès dans ces colonnes vouées à la lecture de famille, à l'heure surtout où ces luttes sont fatalement signalées, de part et d'autre, par les violences de la passion.

Quant aux luttes armées, le canon de la guerre civile n'a déjà que de trop nombreux échos, et ceux qui au bout de la semaine viennent nous lire savent déjà à quoi s'en tenir, par tous les récits d'alentour, sur les péripéties des batailles qui font tant de veuves et d'orphelins.

Et puis comment la plume n'hésiterait-elle pas devant le récit de tant de malheurs accumulés !

Tenez, on me citait hier une histoire véridique qui peut servir de spécimen aux infortunes de tout genre que la destinée semble prendre un amer plaisir à entasser sur tout ce qui porte le nom français.

Celui-là (je pourrais dire comment il s'appelle) était un brave garçon d'une réelle intelligence et d'une honnêteté incontestable. Après avoir commencé par être artiste, il avait entrepris une bizarre industrie : il avait monté un cirque et parcourait les grandes villes.

Le commencement de la guerre le surprind à Manheim, dans le grand duché de Bade. Il était à la veille de se retirer. On lui offrait deux cent mille francs de son affaire. Déjà même il s'était préparé sa retraite à Meudon dans une charmante petite maison qu'il s'était plu à parer de son mieux.

Au premier signal des hostilités, l'autorité allemande veut faire main basse sur ses chevaux frappés de réquisition.

Il résiste, et, aidé de quelques-uns des siens, se sauve la nuit. On le poursuit, on l'atteint. Il échange une douzaine de coups de feu avec les Badois, qui finalement le dépouillent complètement. Il erre trois jours dans la Forêt-Noire avant de pouvoir atteindre Strasbourg, où il se trouve enfermé durant tout le siège.

Pendant ce temps, à Meudon, sa maison était criblée de boulets, saccagée par les Prussiens, et sa femme, qui l'habitait avec deux enfants, est plusieurs fois en danger de mort.

Survient l'armistice.

Notre homme revient vite. On répare, tant bien que mal, la petite villa; on tire des cachettes quelques objets précieux qu'on avait pu dissimuler. On rachète des meubles... et l'on se prépare à goûter un brin de repos pour oublier tant de misères.

Sur ces entrefaites, éclatent les incidents parisiens. On se bat avec acharnement à Meudon. La maisonnette est prise et reprise tour à tour par les combattants de la fédération et de Versailles. Le canon la bat en brèche. Adieu, meubles, tableaux et le reste. Le persécuté du sort erre à l'aventure dans les champs avec sa famille.

Aujourd'hui, ruiné absolument, il est en train de perdre la tête. Il y a de quoi, en vérité !...

Et voilà les gaies actualités du jour !

Asnières, Meudon, Saint-Cloud, Neuilly !... autant de noms qui autrefois évoquaient de riantes images et de charmants souvenirs.

L'an dernier, à pareille époque, c'était l'heure

des départs pour tous ces petits nids de verdure blottis dans les arbres des jardins épars !

A Asnières, la Seine, sillonnée par les barques joyeuses, retentissait du bruit des refrains fantaisistes... Ohé! du canot! Ohé!... Et les éclats de rire s'entrecroisaient à travers le clapotement de l'eau battue par ces avirons en belle humeur. Cette année, la barricade dresse là-bas sa sombre masse ponctuée par le scintillement de la culasse des canons fondus pendant le siège.

A Meudon, je vous ai raconté plus haut quels drames se passaient.

Comme ils doivent être étonnés les pauvres bois moussus qui, au lieu des couples amoureux glissant sous les ombrages printaniers, voient courir les combattants teints d'un sang fraternel.

De Saint-Cloud il ne reste plus que des décombres : *Hic jacet*.

A Neuilly enfin, chaque maison fut un champ de bataille. C'est de là que notre ami Hadol qui s'était réfugié à Neuilly pour refaire aux premiers rayons de soleil sa santé si durement éprouvée, écrivait l'autre jour une lettre navrante où on lisait :

« Depuis huit jours, la maison que j'habite est un nid à bombes; elle est en partie démolie, éventrée et brûlée; nous vivons (si c'est vivre !), avec quelques locataires, dans des caves.

« *Les vivres vont nous manquer.* »

O 1870, il ne semblait pas que tu pusses être dépassé dans l'horrible !

Et pourtant 1871 devait te donner un lendemain plus épouvantable encore...

Que si l'on tourne les regards d'un autre côté, d'autres tableaux apparaissent qui ne sont pas plus réconfortants, et qui nous placent dans des milieux vraiment fantastiques.

Quelle étrange impression a produit et produira, surtout plus tard, quand on relira les épisodes du temps présent, le voyage d'un correspondant de journal étranger voulant gagner Versailles de Saint-Denis !

« Les voitures pour Versailles ne manquent pas à Saint-Denis, mais quelles voitures, raconte le correspondant dont nous transcrivons le récit. La réunion la plus complète de tout ce que l'art de la carrosserie a produit de plus étrange depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours : la patache, le cabriolet, le tilbury, le char-à-bancs, couvert et découvert, la carriole, etc., etc. Et puis comme les voyageurs ne manquent pas non plus, les propriétaires « des moyens de transport » se sont mis d'accord pour exploiter le voyageur. On m'a fait payer sept francs pour prendre la huitième place dans le plus méchant véhicule qu'il soit possible d'imaginer, trainé par un vieux cheval aveugle, qui consent à se mettre en route à neuf heures.

« A Argenteuil notre carriole croise un détachement de uhlans. L'arrivée de ces soldats, qui ont acquis une si triste célébrité et dont les habitants se croyaient débarrassés, cause une certaine émotion; surtout que la veille un bataillon tout entier a fait une promenade à travers la ville.

« Le pont de Pecq ayant été démolie, la voiture, pour atteindre Saint-Germain, est obligée de parcourir la voie ferrée sur une distance de près de deux kilomètres, y compris un tunnel d'une longueur d'un kilomètre. Cette partie du voyage, on la fait précéder de deux porteurs de torches. On voit que si le voyage est long et pénible, il ne manque pas d'imprévu et de pittoresque. »

Nous n'avons rien voulu changer à cet incroyable odyssée; car c'est-là un de ces documents saisissants qui prennent pour ainsi dire leur époque sur le fait....

Comme elles sont loin de nous, au milieu de ces chaos, les réminiscences des fêtes passées !

Comme elles sont oubliées les célébrités dont chaque apparition était en d'autres jours un véritable événement !

Deux noms entre autres semblaient n'apparaître

autrefois sur les affiches qu'environnés de rayons, que couronnés d'une auréole. Ces deux noms sont ceux de la Patti et de la Nilsson.

Patti et Nilsson ! Est-il bien sûr que la mémoire retrouve, dans un de ses recoins, quelque chose pour les étoiles des anciens firmaments ? Si oui, peut-être vous demanderez-vous ce que sont devenues les enfants gâtées de la famille artistique.

Nous sommes en mesure de vous satisfaire.

La Patti donnait, il y a dix jours, une grande représentation au théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

Telle était l'affluence des Français et surtout des Parisiens qui assistaient à cette soirée, qu'un journal de là-bas conte que les Bruxellois, trop étonnés eux-mêmes par les apparences, ne s'abordaient au foyer qu'en se demandant :

— Tiens ! vous voilà ! Depuis combien de temps êtes-vous donc à Paris ?

On s'y serait cru aux soirs de feu l'empire dont de nombreux dignitaires en retraite s'étaient retirés dans les loges, prouvant par le luxe des dames à eux attachées, qu'ils ne sont pas partis les poches vides.

C'était un tel délire, ajoute le journal belge dans son article très humoristique, que lorsque Léopold II a paru dans sa loge, on a, le confondant avec Bonaparte, été tout surpris de ne pas lui voir sa longue moustache cirée, et tout étonné que l'orchestre, au lieu de la *Brabançonne* n'entonnât pas *Partant pour la Syrie*.

Quand à la Patti, elle a, par-ait-il, chanté avec plus de talent et de diamants que jamais.

Toutes ces pierreries viennent de Russie, d'où la marquise virtuose a de plus rapporté une décoration (?), qu'elle arbore au-dessous de son épaule droite sur un nœud de velours noir.

Il y a donc encore de beaux jours pour les chanteuses en Europe. En Amérique aussi.

C'est là en effet que Christine Nilsson se fait entendre pour le moment.

De ce côté pas de décorations, mais des dollars, — ce qui est plus solide. On raconte que dans une seule des villes où elle a chanté, Ophélie a trouvé le moyen de placer dans une maison de banque la bagatelle de 375,000 francs.

S'il y a beaucoup de villes comme celle-là, jugez du total de l'addition définitive !

Ainsi s'éparpillent un peu partout les illustrations qui ont eu Paris pour lieu de baptême.

Madame Pasca, l'interprète de Sardou et de Dumas fils, est en route pour la Russie.

Faure et M<sup>me</sup> Miolan-Carvalho sont à Londres. Ainsi des autres.

Paris est trop occupé des drames de la vie réelle pour que l'art l'intéresse quant à présent.

Les contrastes pourtant sont toujours là pour attester l'étrangeté de la nature humaine.

Songer qu'à l'heure même où le combat fauchait les hommes, à l'autre extrémité de la capitale on procédait tranquillement aux réjouissances accoutumées de la foire au pain d'épices !

Non, certes, l'histoire refusera de croire à cela. Quels enchevêtrements aussi !

— Qui fait la partie de macarons, là, messieurs ?

— Boum ! boum !

— A quinze centimes les chevaux de bois.

— Encore la canonnade... On dit qu'il y a beaucoup de tués.

— Entrons-nous voir les figures de cire ?

— Ma voisine est dans une désolation !... On lui a rapporté ce matin son mari avec une jambe de moins.

— Ernest, veux-tu que je te paye la bataille de Solferino dans cette baraque ?

— Ma foi non !... En fait de batailles, j'aime mieux celles pour de vrai... Comme hier, où du haut du Trocadéro je n'ai pas perdu un seul des obus échangés entre les forts et Châtillon...

Tandis que s'échangeaient ces dialogues invraisemblables, les pitres continuaient à débiter leurs boniments accoutumés et les somnambules extralucides à prédire l'avenir aux amateurs crédules.

Ah ! si elles avaient pu nous prédire quelles des-

tinées attendent notre chère France, après toutes ces convulsions...

Leur industrie s'était même accrue d'un truc nouveau : la *Pierre merveilleuse*.

— En touchant cette pierre, dit l'annonce, chaque demoiselle verra le portrait de celui qu'elle doit aimer et de celui qu'elle doit épouser.

Il paraît que cela fait deux...

A Versailles, le comique ne perd pas, non plus, ses droits.

Qui le croirait? Dans la tourmente qui secoue le vieil arbre gaulois jusqu'au plus profond de ses racines, il reste des gens pour qui la forme des chapeaux est encore un souci.

La preuve en est dans cette annonce que le *Gaulois* de Versailles publiait à diverses reprises.

— La maison X..., célèbre pour l'élégance de ses modes, vient d'établir ici une succursale.

Les dames pourront, lundi prochain, rendre visite à l'exposition des plus brillantes nouveautés de la saison, rue....

Les plus brillantes nouveautés de la saison!

Et le canon tonnait toujours! Et toujours tombaient les victimes!

A propos de nouveautés plus ou moins brillantes, il paraît du reste que la France doit se résigner à se voir destituer de ce privilège d'initiative qu'elle exerça pendant si longtemps.

Un journal étranger constate en ces termes que le sceptre de la mode change de main.

— C'est Londres, dit-il, qui va nous donner le ton pour la saison. Tous les négociants annoncent leur retour avec les modes nouvelles de la capitale des Îles-Britanniques.

Le ton de Londres, c'est le renouveau de la crinoline, le triomphe des volants sur les robes à beaucoup de tours; la justification du chapeau rond et plat. Voilà pour les femmes.

Pour les hommes, ce sont les grands carreaux pour pantalons collants, c'est la jaquette la plus écourtée et le chapeau Bazaine.

Quant à la couleur, c'est le violet avec dentelles blanches pour corsages et chapeaux. Le vert est complètement proscrit, excepté pour les chapeaux et gilets des hommes.

La coupe doit être pure et serrée, la sobriété des détails est de rigueur. Voilà la mode de Londres...

On se frotte les yeux après une pareille lecture. Ce joujou de couturière produit un effet inouï à travers la fumée des fusillades.

Penser qu'il y a des êtres qui n'ont à s'inquiéter que du renouveau de la crinoline, du triomphe des volants et des grands carreaux pour pantalons collants!

Par exemple il est une chose qui m'intrigue particulièrement dans ces nomenclatures.

Pourquoi le *chapeau Bazaine*!

Quelle idée de donner ce nom flétri à une coiffure! Je ne sais; mais ce que je sais bien, c'est que l'Europe entière va se trouver bien ridicule lorsqu'elle se regardera dans la glace avec ces accoutrements londonniens. L'Angleterre remplaçant Paris en matière de goût.

Oui, comme un figurant jouant les Talma en province!

Londres d'ailleurs semble disposé à recueillir tous les héritages de Paris, du moins n'est-ce pas la bonne volonté qui lui manque.

Le 1<sup>er</sup> mai il va se donner le luxe d'une exposition internationale.

Il y a quatre ans que la nôtre réunissait ici les envoyés des cinq parties du monde.

Vous rappelez-vous les dithyrambes qui furent édités à cette occasion, vous souvenez-vous des églogues colportées dans les journaux?

On aurait dit qu'on assistait à une nouvelle édition des bucoliques avec strophes alternées :

— O Tityre, à l'ombre d'un arbre des Champs-Élysées célébrons les progrès de la civilisation.

— O Mélibée, chantons sur la lyre à trois cordes la sainte fraternité des peuples.

— Comme il est rose l'horizon!

— Comme il est riant l'avenir!

— Un même baiser réunit dans une gigantesque étreinte toutes les nations enthousiasmées.

— Les cœurs battent à l'unisson.

— Aimons-nous les uns les autres.

— Plus d'autres luttes que les luttes sacrées du travail.

— O Tityre, chantons.

— Chantons, ô Mélibée.

Sur quoi, reprise en cœur.

Malheureusement, comme par une ironie préalable, cette fête de l'effusion universelle avait lieu au Champ-de-Mars.

Je me rappelle aussi une des belles caricatures de Daumier qui parut alors dans le *Charivari*.

Du haut du Trocadéro, de ce même Trocadéro où les curieux de 1871 déguisèrent les spectacles de mousqueterie, M. Prud'homme planait tenant son fils Toto par la main.

Le légendaire personnage étendait le bras droit dans la direction de l'exposition en lui disant :

— Regarde, mon enfant, ce palais où la paix a réuni toutes les richesses.

— Oui papa, je le vois... l'École militaire aussi!

On sait comment la caricature a eu raison. Trois ans plus tard devait se déchaîner la guerre la plus implacable, le sang devait couler à flots, la France devait pleurer sur les ruines d'un sixième de son territoire, sans parler des épouvantables épreuves de la guerre civile.

Aussi, franchement, je me sens un bien petit enthousiasme pour ce qu'on appelait jadis dans le style pompeux et orné : Les grandes assises du progrès.

Cette exposition de Londres en outre choisit si mal son heure qu'elle me paraît destinée d'avance à un insuccès éclatant. On a trop fabriqué de chapeaux, de canons se chargeant par la culasse, de Remingtons, de Sniders et autres engins de destruction pour qu'on ait eu le temps de produire des choses bien intéressantes en dehors de ce qui concerne l'art de la destruction.

Un sujet de dessin pour qui tiendrait le crayon de Goya.

En légende :

— *Exposition universelle des produits de l'industrie (de 1871).*

Au-dessous un croquis sinistre représentant des piles de cercueils rangés à perte de vue.

Ils vont s'ouvrir aussi ces rendez-vous annuels du tourisme cosmopolite.

Villes d'eau et villes de feu vont au 1<sup>er</sup> mai solliciter la clientèle.

— Je doute qu'elle vienne.

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre,

a dit un vers connu. De même on pourrait dire :

Quand la France se ruine, le monde s'appauvrit!

Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, ce sera un été de deuil que l'été qui s'approche.

On ne massacre pas impunément des centaines de mille hommes, et le deuil est aussi bien du côté des vainqueurs que du côté des vaincus.

Pourquoi donc alors s'obstiner à stimuler par tous les moyens le penchant que l'espèce n'a que trop pour les tueries éclatantes?

Entre autres encouragements aux carnages, dont les peuples ont conservé l'habitude, figurent au premier rang les monuments commémoratifs.

Bien entendu il ne s'agit pas ici de politique.

Je me place au point de vue exclusivement humanitaire et philosophique.

Or, à ce point de vue, ces fétiches de pierre ou de bronze dédiés aux souvenirs des grands massacres sont une tradition qu'il serait temps de répudier à jamais.

Nous comptons à Paris deux de ces trophées gigantesques qui me paraissent attester bien plutôt

une vanité que la gloire : l'un s'appelle l'Arc-de-Triomphe, l'autre la colonne Vendôme.

Les obus ont écorné celui-là, il est question de démolir celle-ci. Y aurait-il lieu de regretter si tous deux disparaissaient, réserve faite des droits qu'aurait l'art à la conservation du bas-relief de Rude, ce chef-d'œuvre?

Je ne le pense pas, en conscience.

C'est en chantant l'Arc-de-Triomphe et la Colonne que Béranger et Victor Hugo (qui depuis en a tant fait son *mea culpa*) ont préparé à la patrie toutes les douleurs que l'invasion lui a apportées. Car la matière a son chauvinisme aussi.

Et puis raisonnons un peu.

Est-ce que chaque nation n'a pas dans son histoire son heure de triomphe militaires?

La preuve, c'est que partout où vous allez, vous retrouvez des monuments analogues. Ici c'est en l'honneur des défaites infligées aux Français par les Anglais, là, en mémoire des défaites infligées à celui-ci par celui-là. Et réciproquement.

Tout le monde a ses petits canons et ses petits drapeaux pris à quelqu'un.

Et après?

Voilà des pays bien avancés!

En revanche, s'il s'agit de perpétuer une découverte sublime ou de perpétuer le nom d'un vrai bienfaiteur de l'humanité, oh! alors, c'est autre chose!

On marchande les gros sous, on chicane le terrain. A grand-peine on accordera une statue ou même un simple buste relégué dans le coin d'un musée que personne ne visite.

Comment s'étonner ensuite que la poudre parle plus haut que la civilisation?

Je sais que le préjugé ne cédera pas facilement et qu'il se courrouce fort dès qu'on touche à son système d'idolâtrie. Mais en ce cas soyez conséquents.

Ne criez pas à la barbarie lorsque M. de Bismark vous vient dire :

— La force prime le droit.

Cet axiome qu'il formule, vous n'avez jamais cessé de le couler en bronze, de le tailler en marbre. Car ces monuments commémoratifs, neuf fois sur dix, exaltent des campagnes où le bon droit fut terrassé par le plus fort.

Et cette pauvre Exposition des Beaux-Arts? Que va-t-elle devenir au milieu de nos conflits.

On avait résolu d'affirmer le mouvement artistique en face même de nos désastres. L'idée était heureuse et ne manquait pas de grandeur, mais je doute fort qu'elle soit réalisable pour cette année.

On ne trouverait peut-être pas dans cinquante ateliers parisiens des toiles prêtes. Quand bien même le citoyen Courbet frapperait la terre à coups redoublés de son pied puissant, je ne crois pas qu'il puisse en faire jaillir de quoi composer un salon pour 1871.

A moins qu'il ne prenne le parti de s'exposer tout seul, ce qui, comme on le sait, ne lui déplaît positivement pas.

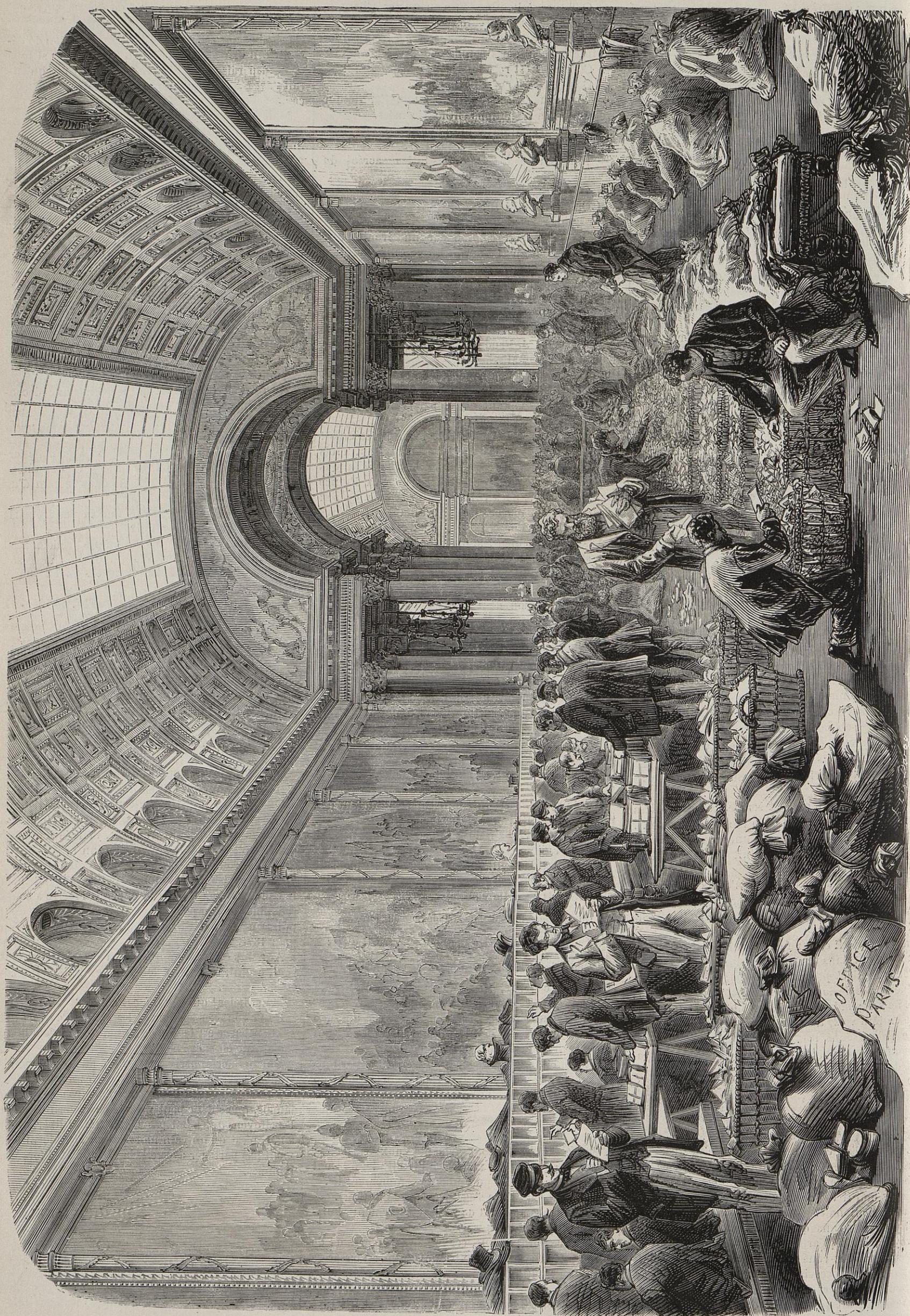
Mais, hélas! qui pense à ces choses?

Ce ne sont pas seulement les intérêts de l'art qui sont en jeu, c'est la vie de la nation qui depuis un mois reste en suspens.

Puisse la crise arriver à sa fin à l'heure où paraîtront ces lignes écrites au milieu des angoisses!

Puisse la France se rappeler, pour ne l'oublier jamais, que s'il ne peut y avoir de fraternité entre les citoyens qui n'ont pas la liberté, la liberté, elle aussi, n'est qu'un vain mot lorsque la fraternité ne vient pas partager avec elle la tâche d'améliorer les hommes.

PIERRE VÉRON.



LA POSTE A VERSAILLES. — Aspect de la salle des Batailles pendant le classement des dépêches. — (D'après le croquis de M. Bocourt.)

## PIERRE LEROUX

Par une triste coïncidence, le philosophe homme de bien qui a révélé au monde socialiste la loi naturelle de l'amitié, la Triade, comme il l'appelait, Pierre Leroux vient de mourir au moment où la fraternité entre les enfants de sa patrie est si douloureusement mise en question.

Pour ce vieillard dont la naissance datait de 1798 et que l'apoplexie vient d'emporter le 12 avril, la douleur de sa dernière heure a dû être bien amère en entendant à deux pas de lui (il est mort boulevard Montparnasse) les échos de ce 'te canonade qui, tirée par des Français, fauchait sans pitié des rangs de citoyens français.

Le penseur qui écrivait « l'homme n'est pas seulement sensation, et lorsqu'il détruit en lui la Connaissance et le Sentiment, pour se réduire à n'être que sensuel, il est *malade* » a dû cruellement souffrir en voyant ses frères si grandement méconnaître les théories qui lui faisaient dire : « c'est l'amitié qui a formé les Etats. C'est elle qui a fondé les Religions, les arts, et tout ce qu'il y a de beau, de grand, de puissant sur la terre. »

Pierre Leroux, né dans la pauvreté, ne s'était pas enrichi au métier de philosophe so-



PIERRE LEROUX, philosophe et publiciste, décédé à Paris le 12 avril 1871.

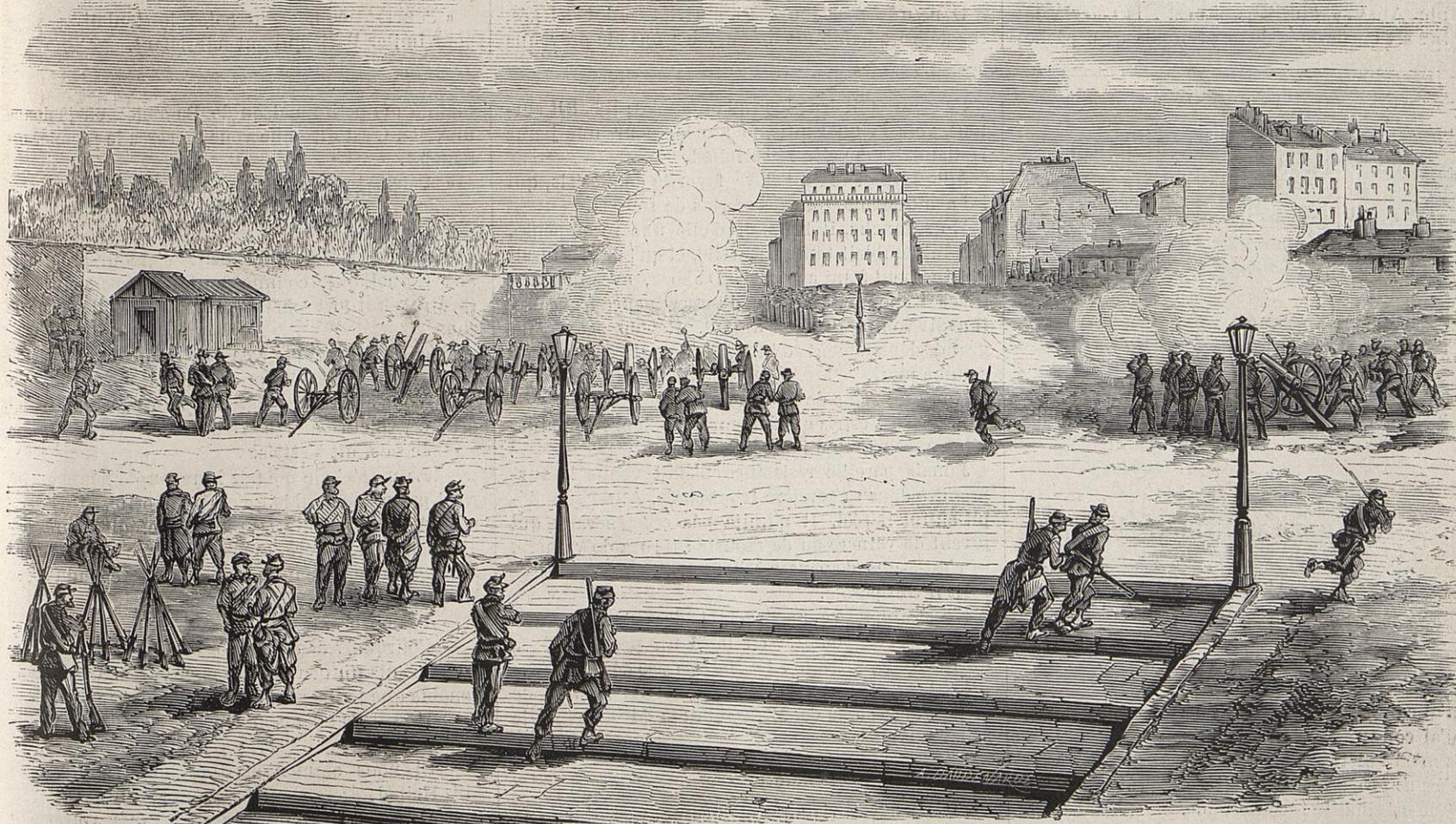
cialiste. Sa famille était des plus nombreuses et lorsqu'il était à Jersey, où il s'était volontairement exilé après le coup d'Etat, *la tribu Leroux*, ainsi que la nommaient familièrement ses intimes, ne comptait pas, en enfants et petits-enfants, moins de trente deux personnes. Avant d'être philosophe, il avait été correcteur d'imprimerie. Non pas que son instruction fût rudimentaire. Il avait fait de bonnes études au lycée Charlemagne et à celui de Rennes, mais sa position de fortune ne lui permettait pas d'étudier, de penser et d'écrire sans rien faire de ses mains et, s'il consacrait sa vie à formuler la Trinité de l'âme humaine, il lui fallait songer aussi au pain de la famille pour le lendemain.

En 1824, Pierre Leroux se fit journaliste et écrivit dans le *globe*, en collaboration de Jouffroy, Guizot, Cousin, de Broglie, Sainte-Beuve. Il n'est pas arrivé comme eux; sa modestie obstinée, son indifférence méprisante pour les biens de fortune, l'ont toujours et spécialement confiné dans ses travaux philosophiques.

Il avait fondé la *Revue indépendante* en 1841 et publié, avant la Révolution de 1848, son œuvre capitale : *De l'Humanité*.

On lui doit aussi un poème philosophique en prose : *La grève de Samarez*.

Son nom était fait dans la science socialiste. Il était assez



LA GUERRE CIVILE. — Batterie établie par les fédérés sur le Trocadéro.

remarqué pour que Paris l'envoyât à la Constituante et à la Législative, mais, ni dans l'une ni dans l'autre assemblée, il ne fit pas un seul disciple.

Le moment, pas plus qu'aujourd'hui, n'était à la philosophie. L'heure viendra cependant où l'œuvre de Pierre Leroux sera creusée, où la théorie du *circulus*, résurrection de l'axiome de Lavoisier : *rien ne se crée, rien ne meurt*, sera pesée et jugée par les penseurs qui viendront après lui; mais quoiqu'on en arrive à penser des formules du philosophe, on ne pourra s'empêcher de rendre justice au grand caractère de cet homme de bien qui appelait le Beau la splendeur du Vrai et qui avait pris pour épigraphe de sa vie cette devise à laquelle il n'a jamais failli :

*Vitam impendere vero.*

LÉO DE BERNARD.

## LA POSTE A VERSAILLES

DANS LA GALERIE DES BATAILLES

En quittant Paris, le gouvernement de M. Thiers a transporté à Versailles tous les services publics.

L'administration supérieure des postes a été une des dernières à déménager, et, avant de sortir de l'hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau, M. Rampont, le directeur général, avait eu avec les délégués de la Commune des pourparlers qui n'ont pas abouti.

Avec tous les autres services, celui des postes est venu s'installer dans le somptueux palais de Louis XIV, qui, malgré ses énormes proportions, se trouve aujourd'hui bien petit pour réunir entre ses murs l'Assemblée nationale, les ministères et tout ce qui dépend du gouvernement centralisé de la France.

A ce service des postes on a réservé l'immense galerie des Batailles, qui est de création moderne et dont le palier donne sur l'escalier des Princes, menant au premier étage de l'aile du Sud.

Cette galerie aboutit au salon de 1830, entièrement consacré aux tableaux reproduisant les principaux épisodes de la Révolution de juillet.

Il a fallu, au milieu des tableaux qui décorent les murs et des bustes consacrés à la mémoire de nos grandes personnalités militaires, improviser le matériel de cette administration multiple et si importante. Aussi, à l'heure qu'il est, la galerie des Batailles est encombrée de sacs remplis de dépêches

prêts à partir ou qui viennent d'arriver. Il y en a partout, dans tous les coins, entassés les uns sur les autres. Les opérations du triage des lettres et du timbre se font sur d'immenses tables de bois blanc posées sur des tréteaux, et il faut une grande habitude au personnel de M. Rampont pour se reconnaître dans ces milliers de correspondances qui de tous les points de la France et du monde viennent converger au centre postal de Versailles et de là rayonnent sur les différentes stations du globe.

Quelque magnifique que soit la galerie des Batailles, son insuffisance est notoire, préjudiciable au service des postes. Que M. Rampont revienne donc bien vite au vieil hôtel d'Armenonville.

M. V.

## LA BATTERIE DU TROCADÉRO

L'éminence gazonnée qui s'élève en pentes adoucies sur le quai de Billy, en face du Champ-de-Mars, va jouer un rôle auquel semblait le prédestiner son nom de bataille. Cette butte qui, sous Napoléon I<sup>er</sup>, avait été choisie pour l'emplacement du palais du roi de Rome, et où se trouvait alors une maisonnette dont le propriétaire joua, dit-on, le rôle du meunier Sans-Souci, fut appelée le Trocadéro, en souvenir de la victoire remportée en Espagne par les armées de la Restauration.

M. Haussmann, qui avait la manie des embellissements coûteux, dépensa beaucoup d'argent dans l'aménagement horticole de cette hauteur située à l'entrée de Passy. On remua des milliers de mètres cubes de terre, on traça de vastes allées, on créa d'immenses pelouses et on construisit enfin un escalier gigantesque, le tout pour donner un emplacement aux baraques du 15 août et ménager aux Parisiens un point de vue plus confortable.

C'était jeter aux entrepreneurs pas mal de millions pour un bien mince résultat.

Le Trocadéro transformé a été, pendant tout le siège de Paris, l'observatoire privilégié des curieux, qui grimpaient là pour juger des coups que se portaient les batteries de Meudon, de Châtillon et celles des forts de Vanves et d'Issy. Aujourd'hui que ce triste jeu a malheureusement recommencé, la foule des stratégestes en plein vent a repris le chemin de la butte. On s'y porte en foule comme au temps des Prussiens.

Dans quelques jours les curieux seront délogés, car déjà les habitants du quartier ont été prévenus

de déménager au plus vite. Il n'y fera pas bon. Le Trocadéro est armé en guerre.

Les fédérés en font une place d'armes. Ils y ont déjà établi une batterie pourvue de six pièces rayées de 24, destinées à canonner le Mont-Valérien. Ces batteries sont élevées près du cimetière de Passy et dirigées sur l'avenue de l'ex-empereur. Deux pièces sont placées à droite de la voie, quatre à gauche. Le Mont-Valérien n'a qu'à se bien tenir.

M. V.

## Lettre de M. Guizot sur l'état de la France

Nous trouvons dans le *Times* du 13 avril la lettre suivante, écrite par M. Guizot, à l'éditeur du *Times* :

« Je crois pouvoir me hasarder à dire que personne ne voit les fautes de ma patrie plus clairement que je ne le fais; personne ne les condamne plus énergiquement; les fautes de la France me causent même plus de chagrins que ses malheurs. Mais je ne désespère jamais de ses bonnes qualités, quoiqu'elles puissent paraître effacées par ses fautes, et je suis sûr que le bien qui est en elle ouvrira des ressources infinies, même lorsque l'avenir sera le plus sombre.

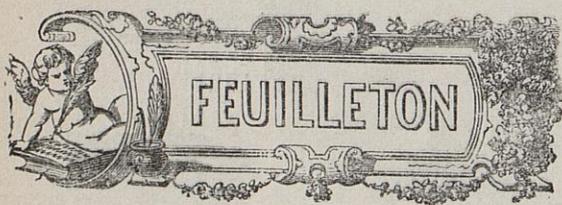
« Il y a sept mois, la France se trouva tout à coup sans gouvernement et sans armée. Dans ce désastre, ce fut Paris qui sauva l'honneur de la France, et aujourd'hui Paris éprouve son propre désastre. La honte de tomber au pouvoir d'une populace violente et incapable, et de devenir la proie d'un débordement détestable et absurde de furie démagogique, a suivi de près la gloire du siège. Je dois reconnaître que cela m'a causé plus de chagrin que de surprise, car j'ai eu quelque expérience des crises révolutionnaires et de leurs excès.

« Je sais comment mon pays y tombe; je sais aussi comment il en sort. Je ne dirai point combien de révolutions a faites ou subies la France depuis 1789, mais elle s'est toujours rachetée, et plus d'une fois avec honneur. Je n'ai jamais cessé un seul instant d'espérer qu'elle sortira libre de la présente révolution.

« Mais il y a dans cette crise deux faits remarquables, qu'il ne faut pas laisser passer sans les remarquer.

« La révolution n'est pas générale et ne s'étend pas.

« Pourtant ce ne sont point les tentatives faites pour imiter Paris qui ont fait défaut.



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

XXI

Je n'ai connu ni Voltaire ni le grand Frédéric, mais j'ai connu Vestris, et je m'en réjouis autant que je m'en félicite.

Le dieu de la danse, bien qu'il s'exagérât sa valeur, avait une originalité incontestable.

Ses contemporains ne lui ont accordé que des jambes. Moi, je lui ai connu un cœur.

Ce cœur était des plus inflammables; il battit surtout, vers la quarantième année, pour une jeune Hollandaise appelée M<sup>lle</sup> Heinel.

M<sup>lle</sup> Heinel était l'élève favorite de Vestris, qui lui avait dévoilé tous les secrets de son art.

En revanche, il brigua d'elle une récompense, qui lui semblait toute naturelle, et qu'elle se refusait obstinément à lui accorder. D'abord, avec sa suffisance italienne, doublée d'impertinence française, il avait voulu être son amant. Repoussé avec un grand déploiement d'indignation, il se proposa comme mari.

Nouveau refus de M<sup>lle</sup> Heinel.

Le divin Vestris en demeura plusieurs semaines atterré, — sur une jambe.

Jamais pareille résistance n'était venue le surprendre dans sa carrière triomphale. Aussi son dépit en fut-il réel. Il n'imita pas ces généraux qui jurent de vaincre ou de mourir : il jura de vaincre, — c'est-à-dire d'épouser M<sup>lle</sup> Heinel.

Et il tint parole.

L'histoire de ce mariage est des plus extravagantes, et l'on pourrait en faire un proverbe à la Carmontelle, intitulé : *Un Mariage par gourmandise*.

Un jour, un laquais, s'annonçant de la part de M<sup>me</sup> la maréchale de M..., remit à M<sup>lle</sup> Heinel le billet suivant :

« Ma chère enfant,

« Vous êtes ravissante, et encore ravissante! Je ne cesse de le dire à tout le monde, et je veux le dire à vous-même. J'ai prié Vestris de vous amener de-

main à ma petite maison de Bagnolet où je donne une fête. C'est dire que vous en serez le premier ornement.

« A demain donc, chère belle.

« LA MARÉCHALE DE M. »

Ce billet flatta infiniment l'amour-propre de M<sup>lle</sup> Heinel, qui, comme toutes les personnes de théâtre, était fort sensible aux avances des gens de cour.

Elle le relisait pour la quatrième ou cinquième fois lorsque Vestris se présenta chez elle.

— Vous arrivez à merveille, mon cher maître, lui dit-elle; voici ce que je viens de recevoir.

— Je sais, dit Vestris.

— La maréchale me fait beaucoup d'honneur; on n'est pas plus aimable qu'elle, en vérité.

— Ajoutez qu'elle a un grand crédit auprès des directeurs de l'Opéra, et que sa protection peut vous être extrêmement utile. Avez-vous répondu à sa lettre?

— Pas encore.

— Pourquoi? demanda Vestris.

— Je suis un peu embarrassée... Est-il bien convenable que j'aie seule avec vous à cette fête?

— Une élève avec son maître, rien de plus convenable.

— Si nous emmenions ma mère? interrogea M<sup>lle</sup> Heinel.

— Ce serait me faire injure... et puis, votre mère n'est pas sur le programme.

— Eh bien! Vestris, je me fie à votre chevalerie.

« Nous les avons vues à Lyon, à Marseille, à Saint-Étienne, à Narbonne et à Toulouse; elles ont toutes échoué et ont été réprimées en deux ou trois jours sans grand effort.

« L'Assemblée nationale, élue pendant cette crise, est loin d'être révolutionnaire, tout au contraire, et évidemment la nation française s'identifie à l'Assemblée nationale et sympathise avec elle.

« Paris seul demeure étranger au sentiment national et s'est abandonné à la volonté d'une faction anarchique.

« Et, cependant, rappelez-vous ce que Paris vient de faire et de souffrir. Pendant cinq mois il a supporté un siège sans pareil parmi les grandes villes de l'Europe.

« Pendant le siège, toutes les passions bonnes et mauvaises étaient violemment excitées, et le peuple était indistinctement influencé par toutes. Alors toutes les classes, riches ou pauvres, sages ou insensées, la Chaussée-d'Antin et le faubourg Saint-Honoré, aussi bien que Montmartre et Belleville, combattirent côte à côte contre l'ennemi. Bien plus, les classes civiles et militaires furent étroitement liées; elles combattirent et souffrirent ensemble, et les passions de chaque classe étaient communiquées à l'autre.

« Le siège est fini, la guerre avec les Prussiens cesse; tout est-il terminé? Non.

« Nous passons immédiatement de la guerre étrangère à la guerre civile. On s'attend à ce que les troupes de ligne et la garde nationale, qui est demeurée loyale, tirent sur ceux qui ont combattu les Prussiens à leurs côtés. Beaucoup de citoyens honnêtes et loyaux hésitent à obéir à cet ordre, et leur hésitation enhardit et en même temps irrite l'élément insurgé et sans loi.

« Pendant le siège, les citoyens loyaux combattirent plus bravement que les gardes déloyaux, mais tout à coup ils trouvent leurs adversaires résolus et hardis, tandis qu'ils sont indécis et timides.

« Cette transition soudaine et cette complication de leur devoir fut trop pour eux. Les mauvaises passions et les fausses nouvelles fleurirent, augmentèrent d'audace et devinrent agressives; mais les véritables amis de l'ordre ne virent pas qu'il était de leur devoir de se tourner immédiatement contre les nouveaux ennemis qui étaient au paravant leurs compagnons d'armes.

« Je vous prie de remarquer que je ne cherche point à excuser cette faiblesse et cette hésitation. Je ne fais que l'expliquer. Elle est pourtant plus naturelle et plus susceptible d'explication, dans ce cas,

qu'elle ne l'a été dans les précédentes crises révolutionnaires.

« Les Prussiens attendent impatiemment le rétablissement de l'ordre et de la paix. Ils sont étonnés de voir la population loyale de Paris indolente et irrésolue en présence des folies et des crimes de la faction déloyale. Ils auraient voulu que Paris, qui vient de donner l'exemple d'une résistance énergique à un ennemi étranger, délivrât seul et sans aide la France de la guerre civile. C'eût été vraiment un glorieux exploit, mais c'était trop pour qu'on pût l'espérer.

L'Assemblée nationale élue par les provinces a eu plus de clairvoyance et a montré plus de justice envers Paris.

Elle a vu que Paris était dans une position très-difficile et très-compiquée; elle a eu de la patience et a laissée la ville sentir le poids de la tyrannie qui l'opprime, et se délivrer elle-même, si elle le pouvait ou l'osait. Voyant Paris irrésolu, l'Assemblée s'est maintenant décidée à l'aider. Cette décision n'a pas été prise bien promptement ni sans une grande hésitation; mais l'Assemblée se trouvait aussi dans une triste et difficile position.

« Le premier devoir de l'Assemblée nationale était-il d'attaquer Paris? Ce Paris qui il y a quelques semaines était le boulevard et l'honneur de la France.

« L'Assemblée prit le temps et donna à chacun, à l'armée comme à la nation, le temps de considérer la situation actuelle de la France, de se rallier et de s'unir pour résister à l'anarchie interne, le pire et le plus dangereux des maux qui nous soient arrivés alors qu'une grande guerre étrangère était à peine terminée.

« Je ne m'arrêterai pas à discuter les mesures en détail, à critiquer les omissions ou le retard, ni à faire remarquer les fautes qui ont pu être commises à Versailles. En somme, l'Assemblée nationale et le pouvoir exécutif ont agi avec intelligence, avec prudence et avec justice; et aujourd'hui, poussés à la dernière extrémité par la folie, le crime et les attaques des insurgés, ils s'y opposent avec énergie, et se sont résolus à mettre fin à la révolution qui opprime Paris, et à ôter toute puissance de nuire à ses coupables auteurs.

« Une nouvelle et loyale armée s'est réunie autour des représentants de la France, et obéit noblement (*hollantly*) à leurs ordres et à ceux de ses généraux. Les premiers efforts de cette armée ont déjà été couronnés de succès.

« Combien cette lutte déplorable durera-t-elle? Personne ne peut le dire. Mais nous croyons

qu'elle sera courte, et nous sommes certain que le résultat est assuré et sera décisif. »

GUIZOT.

LA JOURNÉE DU 17

A ASNIÈRES ET A BOIS-COLOMBES

Le *Journal officiel* de Versailles du 18 avril publie cette communication faite par le Gouvernement aux autorités départementales sur les événements d'Asnières et de Courbevoie :

Versailles, 17 avril, 7 h. 20.

Le chef du pouvoir exécutif aux préfets, aux sous-préfets, etc., etc.

« Aujourd'hui nos troupes ont exécuté un brillant fait d'armes du côté de Courbevoie. La division Montaudon, dirigée par son habile général, a fait la conquête du château de Bécon après une vive canonnade.

« Le jeune colonel Davoust, duc d'Auerstaedt, s'est élancé à la tête de son régiment, et a enlevé le château. Nos troupes du génie se sont hâtées de commencer un épaulement avec des sacs de terre, et d'établir une batterie.

« La position d'Asnières, ainsi combattue, ne pourra plus inquiéter notre tête de pont de Neuilly; nous n'avons pas d'autre objet, persistant toujours à éviter les petites actions jusqu'à l'action décisive, qui rendra définitivement force à la loi.

« L'événement d'aujourd'hui, exécuté sous le feu croisé d'Asnières et de l'enceinte, n'en est pas moins un acte remarquable d'habileté et de vigueur.

« A. THIERS. »

Autre de dépêche du 18.

Versailles, 18 avril 1871, 4 h. 1/2 soir.

Le chef du pouvoir exécutif à toutes les autorités civiles et militaires.

« Nouveau succès de nos troupes ce matin. Toujours dans le but de garantir notre position de Courbevoie contre les feux de la porte Maillot et du village d'Asnières, le régiment des gendarmes, sous les ordres du brave colonel Grémein, a enlevé le village de Bois-Colombes, s'est ensuite porté au delà, et a poussé les insurgés au loin en leur faisant essuyer des pertes sensibles en morts et en prison-

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, ma déesse.

— Vous avez plus que moi l'habitude de ces parties du grand monde. Faites dire à M<sup>me</sup> la maréchale que je me rendrai à son invitation.

— Très-bien. Soyez prête à midi. Je viendrai vous chercher. Surtout, ne mangez pas trop auparavant! La maréchale a un cuisinier incomparable.

— Que vous êtes étrange, Vestris! dit M<sup>lle</sup> Heinel avec un haussement d'épaules.

— Mignonne, on connaît votre péché mignon.

En effet, M<sup>lle</sup> Heinel était connue pour sa gourmandise. Défaut rare chez une danseuse! Elle mangeait comme Louis XIV et donnait dans les viandes solides.

Cela expliquait l'air malicieux de Vestris, et pour quoi avant de franchir le seuil de la chambre il se retourna une seconde fois pour répéter sa recommandation :

— Ne mangez pas trop!

Le lendemain, à l'heure convenue, une voiture les emportait tous deux sur la route de Bagnolet. Une toilette de bon goût rehaussait les charmes de la belle Hollandaise. Vestris ne pouvait se lasser d'admirer son écolière. Il essaya, pendant le trajet, de remettre son amour sur le tapis, ainsi que ses propositions de mariage; mais ce fut inutilement. On l'éluait, on le plaisantait, on ramenait la conversation sur la fête à laquelle on se rendait.

La voiture s'arrêta, au bout de trois quarts d'heure, devant une habitation isolée, d'apparence gentille, mais ne répondant pas à l'idée que

M<sup>lle</sup> Heinel s'était faite de la maison de plaisance d'une maréchale.

Un domestique vint ouvrir la grille.

— J'ai vu ce domestique quelque part, murmura M<sup>lle</sup> Heinel.

— Vous ne vous trompez pas, dit Vestris; il a été pendant quelque temps à mon service... Je l'ai cédé à la maréchale.

Ils montèrent un petit perron, et ils se trouvèrent dans une antichambre déserte. M<sup>lle</sup> Heinel s'étonna qu'il n'y eût personne pour les recevoir.

— Suivez-moi, dit Vestris en s'engageant dans un corridor, je connais la maison par cœur.

— Informons-nous plutôt auprès du domestique, répliqua M<sup>lle</sup> Heinel.

Mais le domestique avait disparu.

— Par ici, continua Vestris, par ici... nous allons trouver du monde.

— Voilà qui est singulier! pensa la danseuse.

Vestris poussa une porte qui donnait sur une pièce décorée dans un style tout à fait galant: glaces partout, ottomanes faisant face à toutes les glaces, panneaux ornés de peintures mythologiques.

— Personne encore! dit M<sup>lle</sup> Heinel.

— Tous les invités ne sont peut-être pas arrivés, objecta Vestris; il est de bonne heure.

— Soit, mais la maréchale....

— La maréchale est sans doute dans le parc.

— Allons l'y rejoindre.

— Ne sera-ce pas indiscret?... Mieux vaut l'attendre ici.

— Ici?

Et le regard de M<sup>lle</sup> Heinel, se promenant autour d'elle, ne put s'empêcher de remarquer le goût érotique qui avait présidé à l'ameublement.

— Asseyons-nous un instant, ma reine, dit Vestris.

La reine se laissa prendre par la main et conduire vers un sofa jonquille.

— Ce silence... un jour de fête... murmura-t-elle, peu rassurée.

— Ce silence est complice de mon amour. Le bruit viendra trop tôt, hélas!

Il n'avait pas quitté la main de son élève.

— Causons de notre mariage, lui dit-il en s'asseyant à côté d'elle.

— Encore?

— Toujours!

— D'un peu moins près alors, dit-elle en tournant la tête de tous les côtés.

— Que craignez-vous?

— Je ne sais....

— Quand aurai-je le bonheur de vous conduire à l'autel?

M<sup>lle</sup> Heinel se leva.

— Tenez, Vestris, dit-elle conduisez-moi vers M<sup>me</sup> la maréchale.

— Nous avons le temps, répondit-il en essayant de la retenir.

— Non, tout de suite!

— Un instant de grâce.

— Je le veux, reprit-elle en frappant du pied, l'œil étincelant, et le bras étendu vers la porte.

— Bravo! la pose est admirable! s'écria Vestris;



LA GUERRE CIVILE. — Les engagements de Neuilly et d'Asnières vus de Montmartre, nouvel observatoire des Parisiens. — (D'après nature par M. Vierge.)

niers. Quelques rails enlevés à propos ont arrêté la locomotive blindée et l'ont laissée dans le plus grand péril.

« Ces combats de détail, où l'ennemi ne prouve qu'une chose, l'abondance d'artillerie trouvée sur les remparts de Paris, font ressortir l'entrain, le zèle de nos jeunes soldats, et le peu de tenue des insurgés, qui fuient dès qu'ils ne sont plus appuyés par les canons dérobés à l'enceinte de Paris.

Si le gouvernement ne publie rien sur nos positions de droite, c'est qu'il ne s'est rien passé d'important ni à Meudon, ni à Châtillon, ni dans le reste de la partie sud.

Nous complétons ces dépêches par le résumé des journaux que donne le *Moniteur universel* sur les mêmes événements.

La journée d'hier a été signalée par deux combats importants qui ont eu lieu à l'ouest de Paris, à Neuilly et à Asnières.

Dans la lutte engagée à Neuilly le combat a été acharné; dès le matin l'avenue du Roule était presque entre les mains des troupes qui tentaient de déborder les fédérés et de gagner les Ternes; mais ceux-ci revinrent à la charge, et les troupes reculèrent pas à pas, si bien que la grande barricade de l'avenue du Roule fut réoccupée dans le courant de la journée par les gardes fédérés. Ils s'y installèrent de nouveau et tentèrent de désister à de nouvelles attaques. Mais devant la retraite des troupes ils s'enhardirent et voulurent les poursuivre; c'est alors que les troupes régulières firent un rapide mouvement en avant.

Les fédérés surpris lâchèrent pied, abandonnant toutes les positions qu'ils avaient réoccupées dans la journée. Ils auraient perdu, dit-on, beaucoup de monde dans cette retraite précipitée.

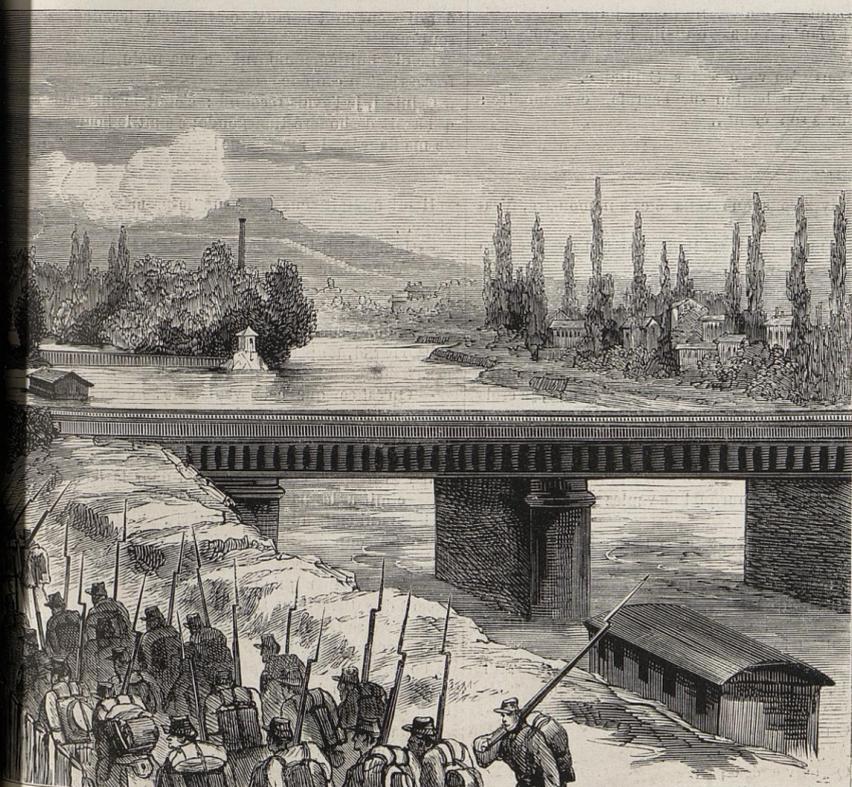
« Mais le combat le plus important s'est livré à Asnières, dont les troupes tenaient à s'emparer, pour refouler les fédérés sur la rive droite de la Seine. Il



Batteries des fédérés.

Village d'Asnières.

LA GUERRE CIVILE. — Les engagements sous



Pont du chemin de fer.

Ile de la Grande-Jatte.

Dessin de M. Lançon, d'après le croquis de M. Moller.)

semble que ce résultat a été complètement obtenu.

« Si nous en croyons le *Rappel* et le *Mot d'ordre*, qui ne peuvent être suspects, les pertes des fédérés auraient été sérieuses; les bataillons portant les nos 228, 32, 454 et 458, de Montmartre, ont été engagés et ont particulièrement souffert. Les gardes nationaux ont eu beaucoup de peine à regagner la rive droite de la Seine; on assure que plusieurs d'entre eux sont tombés à l'eau; la compagnie de Seine-et-Oise, au service de l'Hôtel-de-Ville, aurait été en partie faite prisonnière; un certain nombre d'hommes des bataillons fédérés auraient été également pris.

« Le rôle des wagons blindés a été presque nul; l'un d'eux a déraillé et a été pris par les troupes.

« L'imprimerie Paul Dupont a été criblée de projectiles.

« Dans la soirée, les fédérés étaient massés sur la rive droite dans les rues de Clichy-la-Garenne.»

Le *Vengeur* publie une dépêche datée de 4 heures du soir, 17 avril; cette dépêche dit :

« Des voitures d'ambulance défilent; elles emportent une quarantaine de blessés; malheureusement ce ne sont pas les premiers ni les seuls de la journée.»

Ce journal termine ainsi son compte rendu de la journée :

« A qui attribuer les causes, non de la défaite, mais de l'insuccès ?

« A coup sûr, tous les citoyens que nous interrogeons, s'empressent de rendre hommage à l'activité prodigieuse, à l'énergie, à l'intelligence de leur commandant en chef ! mais ils se plaignent vivement de ne pas lui voir attribuer, avec responsabilité, la direction absolue des opérations et la mise en œuvre de tous les moyens secondaires qui doivent y concourir : ils se plaignent, qui le croirait ? du grand nombre des cantinières et de l'influence antimilitaire des boissons par elle prodiguées.»

Nous citons à titre de curiosité ce fragment du compte rendu de la journée, publié par le *Mot d'ordre* :

Six heures. — Le Trocadéro fait résonner ses pièces qui vomissent le fer sur le Mont-Valérien.

Les remparts, la batterie de la Muette et celle de la barrière de Neuilly y dirige également un feu nourri.

Le Mont-Valérien est ahuri. Il tire tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Un de ses boulets coupe en deux un des servants de la batterie de la Muette, et ses projectiles tombent à foison aux Ternes et à Sablonville.

Le résultat de la bataille d'hier n'est donc nullement décisif pour la Commune, et nous savons de source certaine que les troupes fédérées ont éprouvé des pertes sensibles. De l'avis même de ces derniers, les généraux leur donnent l'ordre d'occuper certaines positions dont ils ne peuvent rester maîtres, mitraillés qu'ils sont par les troupes, qui, tout en ménageant leurs munitions, ne tirent qu'à coup sûr.

## LA MARE AUX PRUSSIENS

NOUVELLE

[Suite]

On avait monté sur la table de chêne, au milieu de la cuisine, une bourse pleine d'argent que l'on devait se partager au désert, elle était accotée à un baril d'eau-de-vie défoncé, dans lequel ils puisaient à pleins verres.

Ils avaient bu déjà plus de cinquante bouteilles de vin vieux, laissées tout exprès au cellier et dont nous leur entendions briser l'un après l'autre les fûts vides.

Ce diable de Capitaine ne voulut jamais nous permettre, à Mathurin et à moi, de les sucrer d'un narcotique, sous prétexte que nous gâterions notre joie.

A huit heures et demie, la ferme était cernée; il y avait aux portes douze gars déterminés armés de pistolets et de fusils, d'autres se promenaient, munis de fourches et de faux aiguisées, tout autour de la muraille de clôture; le Capitaine les appelait patrouille.

Les Prussiens n'avaient avec eux que leurs sabres.

Vêtu de son équipement de voltigeur de la garde impériale, le Capitaine entouré d'une douzaine de ses vieux militaires, gardait la cave, dont une issue, que les Prussiens n'avaient pas remarquée, donnait, par le cellier, dans la cuisine de la ferme.

Il avait dit aux femmes de ne point se laisser émouvoir par les libations et de conserver tout leur sang-froid pour opérer à l'aise.

Elles devaient, par une manœuvre habile, semer la division parmi ces ivrognes, et amener entre eux une querelle assez violente pour qu'ils nous épargnassent de la besogne.

A neuf heures, le capitaine siffla entre ses dents.

Tout aussitôt l'une de ces dames que courtisait de très-près un sous-officier de cavalerie, mit la main sur le sac d'argent et manifesta le désir de le garder tout entier pour elle seule.

Ivre de luxure autant que de boisson, le sous-officier trouva tout naturel d'applaudir à ce caprice.

Mais, il s'éleva des réclamations parmi les autres femmes; toutes s'insurgèrent contre les prétentions cupides de leur compagne et les hommes surexcités s'injurèrent pour elles.

Ce que le Capitaine avait prévu arriva.

Des injures aux voix de fait, la distance est courte; ils eurent bientôt fait de la franchir.

Nous entendîmes tout à coup un grand bruit de sabres et des clameurs de femmes épouvantées. — Il y avait, dans l'immense cuisine de la ferme, une trentaine de nos ennemis qui s'entregorgeaient.

Les femmes épouvantées se sauvèrent du côté de la cave où le capitaine les aida à disparaître.

Tout à coup le baril d'eau de vie défoncé, atteint par le bouclement, fut renversé et en même temps, la torche qui éclairait cette horrible scène.

Une flamme terne et bleuâtre s'alluma sur le sol.

Ce furent alors des cris, des blasphèmes de douleur et de rage; ces hommes se précipitèrent furieux vers la porte pour gagner la cour, nos guetteurs postés en face les fusillèrent comme des canards.

Le Capitaine était venu nous rejoindre.

— Enfants, nous disait-il, les voyez-vous encore ?

— Nous n'en voyons plus, Capitaine.

Il pressa un bouton sur l'agrafe de sa montre : dix heures sonnèrent...

VI

LE CHAPELET EXPIATOIRE

En ce moment la flamme avait gagné des fagots qui étaient au grenier, et passait à travers la toiture.

La charpente antique et vermoulue brûlait comme de la paille, elle ne tarda pas à s'écraser sous le poids des tuiles rougies.

On n'entendait plus que les sifflements de l'incendie mêlés de rugissements indistincts, quelques blessés sans doute, étouffés par la fumée et rôtis par le feu intense. Dehors, le tonnerre mêlait sa grande voix aux rumeurs de cette sinistre scène.

Bientôt un fracas suprême retentit... la ferme s'abîmait.

Quelques fusées enflammées tombèrent dans la cour déserte, éclairant des cadavres livides étendus çà et là.

— Enfants, dit le capitaine d'une voix grave, vous êtes vengés, adieu! Souvenez-vous que les officiers de Sa Majesté Napoléon, Empereur et Roi, sont prêts à toute heure à soutenir leurs compatriotes, prêts à les aider comme à les chérir.

— Nous les aiderons, aussi, dites-nous, nous le jurons! Capitaine.

— Merci, enfant; j'y compte et j'espère.

Il nous serra la main à plusieurs et disparut avec ses soldats.

Je ne l'ai plus revu de ma vie... il fut tué, m'a-t-on dit, en 1822, à Thouars, à l'affaire du pauvre général Berton.

Pauvre bon Capitaine!... que Dieu garde son âme!

Bancroche fit un signe de croix que Jean Diot reproduisit comme un écho fidèle.

— Après le départ du capitaine, reprit Bancroche, nous entrâmes dans la ferme pour disputer aux flammes les restes de nos ennemis.

Il y en a six dont les ossements calcinés dorment là-haut sous les éclats de tuiles brisées; six qui sont ensevelis avec leurs armes dans le coin de la cour... on n'a jamais pu retrouver que leurs casques dans les fossés environnants.

Nous comptâmes encore dix-huit blessés; il y en eut dix-sept dont la faux de Mathurin termina les souffrances.

Le dix-huitième mourut de ma main, le crâne fracassé d'un coup de crosse.

Celui-ci, je l'avais reconnu : c'était le misérable qui avait déshonoré Radegonde; c'était le bourreau de ma fiancée, de ma femme!

on jurerait que je vous fais répéter. Belle comme Junon en courroux!

— Vous osez sourire ?

— Je l'ose.

Elle se dirigea vers la porte, et la trouva fermée.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit M<sup>lle</sup> Heinel en s'adressant à Vestris qui était resté immobile sur le sofa jonquille.

— Vous avez trop d'esprit pour ne pas vous répondre à vous-même, lui dit-il en souriant toujours.

— Un guet-apens!

— Oh! non... un piège, tout au plus, un stratagème innocent.

— Innocent!

— Sans doute. Nous agissons ainsi dans l'Italie, qui est le pays de l'imagination par excellence.

— Où suis-je donc ?

— Hier, j'aurais pu dire: chez moi... Aujourd'hui je réponds: chez vous.

— Chez vous! répéta M<sup>lle</sup> Heinel en fureur.

— Là, là... calmez-vous, mon ange!

— Et la maréchale ?

— Elle ne saura jamais que j'ai abusé de son nom.

— Ainsi cette prétendue fête...

— Peut en devenir une réelle pour moi, répondit Vestris ?

— N'approchez pas !

— Ai-je l'air de bouger ?

— Savez-vous que vous êtes un monstre, Vestris ?

— On me le disait en Italie, j'ai fini par le croire en France.

— Qu'espérez-vous de cette détestable plaisanterie ?

— Tout simplement vous amener à signer une promesse de mariage que j'ai préparée.

— C'est parfait, dit M<sup>lle</sup> Heinel d'un ton ironique; rien ne manque à votre scénario. Pourtant, je crois que vous serez obligé de changer le dénouement.

— C'est justement au dénouement que je tiens le plus, dit Vestris.

— Tant pis!

— Mais enfin, pourquoi ne voulez-vous pas devenir ma femme ?

— Parce que je veux rester ma maîtresse.

Vestris soupira.

— Je vous donne une heure de réflexion, dit-il; dans une heure je reviendrai.

— Comment! vous allez me laisser seule ici! s'écria M<sup>lle</sup> Heinel.

— N'y est-on pas aussi bien que possible? dit Vestris.

— Je vous avertis que je vais cri...

— On ne vous entendra pas.

— Appeler à l'aide...

— On ne viendra pas.

— C'est une indignité!

— Non, répliqua Vestris; c'est une nécessité. Contentez-vous de signer le chiffon que voici, et je vous rends immédiatement votre liberté.

Il lui mettait sous les yeux la promesse de mariage.

— Jamais! dit impérieusement M<sup>lle</sup> Heinel.

— Alors, dans une heure, dit froidement Vestris.

Et après avoir salué, comme lui seul savait saluer au monde, il sortit par une porte secrète, avant que M<sup>lle</sup> Heinel, stupéfaite, eût le temps de faire un pas.

— Qu'est-ce que cela veut dire? se demandait-elle; est-il sérieux ou badin? Dans tous les cas, il se trompe étrangement s'il croit m'obtenir par la contrainte.

Il y avait quelques livres épars dans le boudoir. Elle se mit à les parcourir en feignant une tranquillité qui était loin de son esprit.

Tout à coup une odeur délicieuse arriva jusqu'à elle.

— Ah! le dîner qu'on prépare! dit-elle avec un accent de satisfaction. Il était temps!

Elle ne se trompait pas. Au même instant, un léger bruit se fit entendre: un guichet s'ouvrit dans la boiserie, assez large pour laisser pénétrer le regard dans tous les détails de la pièce voisine, qui était une jolie salle à manger.

La table était servie.

Deux couverts y figuraient.

Sur des réchauds, entretenus à une température modérée, fumaient discrètement les plats qui avaient enchanté l'odorat de M<sup>lle</sup> Heinel. Le vin rafraîchissait dans un seau d'argent.

Un de ces meubles nommés *servantes*, sur lequel

Nous tranchâmes toutes les têtes et nous jetâmes les corps dans l'étang, du haut de ce rocher.

Comprenez-vous, maintenant, acheva le Vendéen avec son sinistre sourire, pourquoi cet étang s'appelle la Mare-aux-Prussiens?

Paul frissonna. L'admira la sérénité des traits de ce vieillard, animés d'un orgueil sauvage et reflétant la satisfaction de la vengeance accomplie.

C'était un meurtrier, assurément, mais un meurtrier sublime; il avait lavé le sol souillé de sa patrie dans le sang odieux de l'ennemi.

Il avait vengé sur l'hôte indigne l'hospitalité outragée.

Il grandissait à mes yeux dans des proportions colossales; je croyais voir en lui le spectre ressuscité d'un franc-juge.

Je rompis le premier le charme :

— Et les dix-huit têtes, lui dis-je, qu'en avez-vous fait?

Bancroche sourit en're deux bouffées de sa pipe.

— J'en ai fait un chapelet, me dit-il; je vous le montrerai bientôt.

Il se retourna du côté de son cousin :

— Il y est bien toujours, Jean Diot? demanda-t-il?

Le paysan interpellé secoua la tête en silence et d'une façon affirmative.

Bancroche se fit en sifflant jusque sur la plateforme de la roche; deux heures sonnaient au coup de maître Jean Diot.

Il examina le temps avec une attention scrupuleuse.

— Tu disais vrai, cousin, fit-il tout à coup, l'orage est passé et le vent emporte vers l'Anjou les derniers lambeaux de nuages. Si nos messieurs veulent s'apprêter, nous allons partir, car la route est longue encore, et nous ne serons pas à Mortagne avant deux bonnes heures de nuit.

Nous reprîmes nos fusils et nos gibecières, déposés sur un lit à quenouilles, qui, datant pour le moins du règne de François I<sup>er</sup>, avait dû protéger le sommeil d'une dizaine de générations successives.

— Donne-nous la clef de ton bateau, cousin, dit Bancroche, les enfants le retrouveront ce soir à la pointe du bois.

— Que non, fit le vieillard, si nos messieurs n'y trouvent pas à redire, je compte bien vous *couler* moi-même sur l'étang.

Nous fîmes nos adieux à la femme et aux enfants de Jean Diot et nous descendîmes la rampe.

Arrivés au bateau, nous nous assimes et Ban-

croche me confia la longe de ses chiens courants; Sultan et la Diane étaient couchés aux pieds de Paul...

Jean Diot prit sa perche et démarra.

— File sur l'îlot, cousin, recommanda Bancroche, tu sais ce que parler veut dire.

Nous glissâmes en silence sur le marais, anxieux comme gens qui s'attendent au complément funèbre d'une révélation déjà horrible ou bizarre.

Le vieux chouan sifflait entre ses dents une mesure saccadée, on voyait sans effort qu'il dominait péniblement son impatience.

Il y avait bien dix minutes que nous naviguions lorsqu'il s'écria soudain :

— Gouverne à gauche, cousin, je vois la broussée.

Le bateau eût une secousse subite du côté de l'avant, nous nous retournâmes.

Nous vîmes Bancroche qui tenait d'une main la souche pourrie d'un vieux saule et fouillait de l'autre parmi les racines.

Il la retira bientôt munie d'un de ces crochets qu'on appelle chats, griffe de fer qui sert à pêcher les seaux tombés dans les puits trop profonds.

A ce chat, une chaîne rouillée était suspendue.

Le long de la chaîne, il y avait une quantité de têtes humaines aux crânes polis, maculés de boue, aux ossements rongés de lichens et de mousses.

Les chiens épouvantés hurlèrent.

— Voilà mon chapelet, fit Bancroche agitant ces têtes qui résonnèrent comme des calebasses.

Il nous désigna du pied un crâne fracturé par un coup net et de forme ovale.

— Et voilà, ajouta-t-il, la tête d'un maudit!

Il rejeta le chat dans la broussée, les têtes s'engloutirent dans le marais avec un bruit singulier.

On ne vit plus bientôt à la place où elles venaient de disparaître que des bulles gazeuses et fugitives.

Et le chouan murmura avec l'aplomb d'un prophète :

« Si jamais les Prussiens revenaient en France, ce serait pour ne plus revoir leur pays, car ils n'auraient plus d'autres lits que nos fleuves et d'autres tombeaux que nos marais. J'ai dit! »

Et le bateau continua de glisser en silence parmi les îlots de l'étang.

MARCEL COUSSOT.

FIN

ODE A LA COLONNE

*Parva magnis*

O monument vengeur! trophée indélébile!  
Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile,  
Semble porter au ciel ta gloire et ton néant;  
Et, de tout ce qu'a fait une main colossale,  
Seul es resté debout; — ruine triomphale  
De l'édifice du géant!

J'aime à voir sur tes flancs, colonne étincelante,  
Revivre ces soldats qu'en leur onde sanglante  
Ont roulé le Danube, et le Rhin, et le Pô!  
Tu mets comme un guerrier le pied sur ta conquête.  
J'aime ton piédestal d'armures, et ta tête  
Dont le panache est un drapeau!

Que de fois j'ai cru voir, ô colonne française,  
Ton airain ennemi rugir dans la fournaise!  
Que de fois, ranimant les combattants épars,  
Heurtant sur tes parois leurs armes dérouillées,  
J'ai ressuscité ces mêlées  
Qui t'assiègent de toutes parts!

Jamais, ô monument, même ivres de leur nombre,  
Les étrangers sans peur n'ont passé sous ton ombre.  
Leurs pas n'ébranlent point ton bronze souverain.  
Quand le sort une fois les poussa vers nos rives,  
Ils n'osaient étaler leurs parades oisives  
Devant tes batailles d'airain!

\*\*\*

Mais quoi! n'entends-je point, avec de sourds murmures,  
De ta base à ton front bruire les armures?  
Colonne! il m'a semblé qu'éblouissant mes yeux,  
Tes bataillons cuivrés cherchaient à redescendre...  
Que tes demi-dieux, noirs d'une héroïque cendre,  
Interrompaient soudain leur marche vers les cieux!

Leurs voix mêlaient des noms à leur vieille devise :  
« TARENTE, REGGIO, DALMATIE ET TRÉVISE ! »  
Et leurs aigles, sortant de leur puissant sommeil,  
Suivaient d'un bec ardent cette aigle à double tête,  
Dont l'œil, ami de l'ombre où son essor s'arrête,  
Se baisse à leur regard comme aux feux du soleil!

Qu'est-ce donc? — Et pourquoi, bronze envié de Rome,  
Vois-je tes légions frémir comme un seul homme?  
Quel impossible outrage à ta hauteur atteint?  
Qui donc a réveillé ces ombres immortelles,  
Ces aigles qui, battant ta base de leurs ailes,  
Dans leur ongle captif pressent leur foudre éteint?

\*\*\*

Je comprends : — l'étranger, qui nous croit sans mémoire,  
Veut, feui let par feuillet, déchirer notre histoire  
Ecrire avec du sang à la pointe du fer. —  
Ose-t-il, imprudent! heurter tant de trophées?  
De ce bronze, forgé de foudres étouffées,  
Chaque étincelle est un éclair!

Bronze! il n'a donc jamais, fier pour une victoire,  
Sous bi de tes splendeurs l'aspect expiatoire?  
D'où vient tant de courage à cet audacieux?  
Croit-il impunément toucher à nos annales?  
Et comment donc lit il ces pages triomphales  
Que tu déroules dans les cieux?

Prenez garde! — La France, où grandit un autre âge,  
N'est pas si morte encor qu'elle souffre un outrage!  
Les partis pour un temps voileront leur tableau;  
Contre une injure ici, tout s'unit, tout se lève,  
Tout s'arme.....

VICTOR HUGO.

s'éteignait une douzaine d'assiettes, indiquait qu'aucun domestique n'était appelé à troubler ce fin repas.

Ce spectacle exerça une vive impression sur les sens de M<sup>lle</sup> Heinel, dont nous avons fait connaître les aptitudes gastronomiques.

— Allons! pensa-t-elle, Vestris est décidément un homme entendu en toutes choses.

Sur ces entrefaites, l'illustrissime danseur apparut dans la salle à manger.

Il s'approcha du guichet, où ses yeux rencontrèrent ceux de M<sup>lle</sup> Heinel.

— Êtes-vous décidée à signer? demanda-t-il.

— Non.

Alors il revint à la table et enleva un couvert.

— Que faites-vous? dit-elle anxieuse.

— Vous le voyez, je m'apprête à déjeuner.

— Seul?

— Seul, dit Vestris.

— Vous n'y pensez pas!

— Voyez plutôt.

Il s'assit méthodiquement, de manière à lui faire face. Méthodiquement aussi il attira à lui un poulet à la dauphine, dont il enleva l'aile droite avec dextérité.

La danseuse n'en revenait pas.

— Exquis! dit Vestris après la première bouchée.

La danseuse suffoquait.

Vestris s'était versé du vin. Il leva son verre pour en admirer la riche robe de pourpre.

— Ceci, dit-il, me vient directement du maréchal

de Richelieu : c'est une bouteille de son excellent crû de Saint-Emilion, dans le Bordelais... A votre santé, mon adorable!

Les regards de M<sup>lle</sup> Heinel flambaient de colère et d'envie.

— Ce jeu va cesser, n'est-il pas vrai? dit elle.

— Quand vous voudrez.

— Vestris... mon cher Vestris... vous que j'ai connu si complaisant, si aimable...

— Oh! le merveilleux pâté! dit Vestris sans paraître l'entendre.

— Ouvrez-moi.

— Avez-vous signé?

La danseuse ne répondit pas.

— La promesse de mariage est sur le guéridon, continua Vestris; vous trouverez de l'encre et une plume dans le secrétaire en bois de rose, à votre droite.

La danseuse lui lança un regard foudroyant, et elle retourna s'asseoir sur le sofa, le plus loin possible du guichet.

Elle ne voulait plus voir.

Mais elle ne pouvait empêcher que les parfums de la table se répandissent autour d'elle et l'enveloppassent d'une vapeur séductrice.

Elle ne pouvait empêcher non plus les exclamations de ravissement que son bourreau ne lui épargnait pas.

— Ces petits pois sont la suavité même!

— Que cette pêche est fondante!

— Je n'ai jamais rien goûté de comparable à ces croque-en-bouches!

Puis, il faisait claper sa langue, et l'on devinait mille contorsions de béatitude.

— Sablerai-je le champagne? se demanda-t-il ensuite.

Le vin de Champagne était la folie de M<sup>lle</sup> Heinel.

— Oui, se répondit Vestris.

Et bientôt après, le bruit joyeux d'un bouchon sautant au plafond alla porter à son comble l'exaspération de la danseuse.

Son supplice dura jusqu'à la fin du dîner de Vestris, que celui-ci prolongea avec une barbarie raffinée. Il ne lui fit même pas grâce du refrain qu'à présent invariablement avec eux les pétilllements du Sillery.

Après quoi il sortit pour aller respirer l'air pur du jardin.

M<sup>lle</sup> Heinel demeura seule une deuxième fois.

Sa perplexité était grande. Que devait-elle faire? A quel parti devait-elle se résoudre?

L'après-dîner s'écoula ainsi.

D'heure en heure, la figure du cruel Italien se montrait au guichet.

— Eh bien? disait-il.

— Eh bien! quoi? répliquait M<sup>lle</sup> Heinel.

— Avez-vous signé?

— Non.

L'obstination de la danseuse croissait en raison de sa faim, — et ce n'était pas peu dire.

CHARLES MONSELET.

(En suite au prochain numéro.)



LES ENGAGEMENTS SOUS PARIS. — Canonnade et fusillade de la nuit du 11 au 12 avril, à Issy et à Châtillon. — (D'après nature par M. Sellier.)

## ÉMIGRATION PARISIENNE

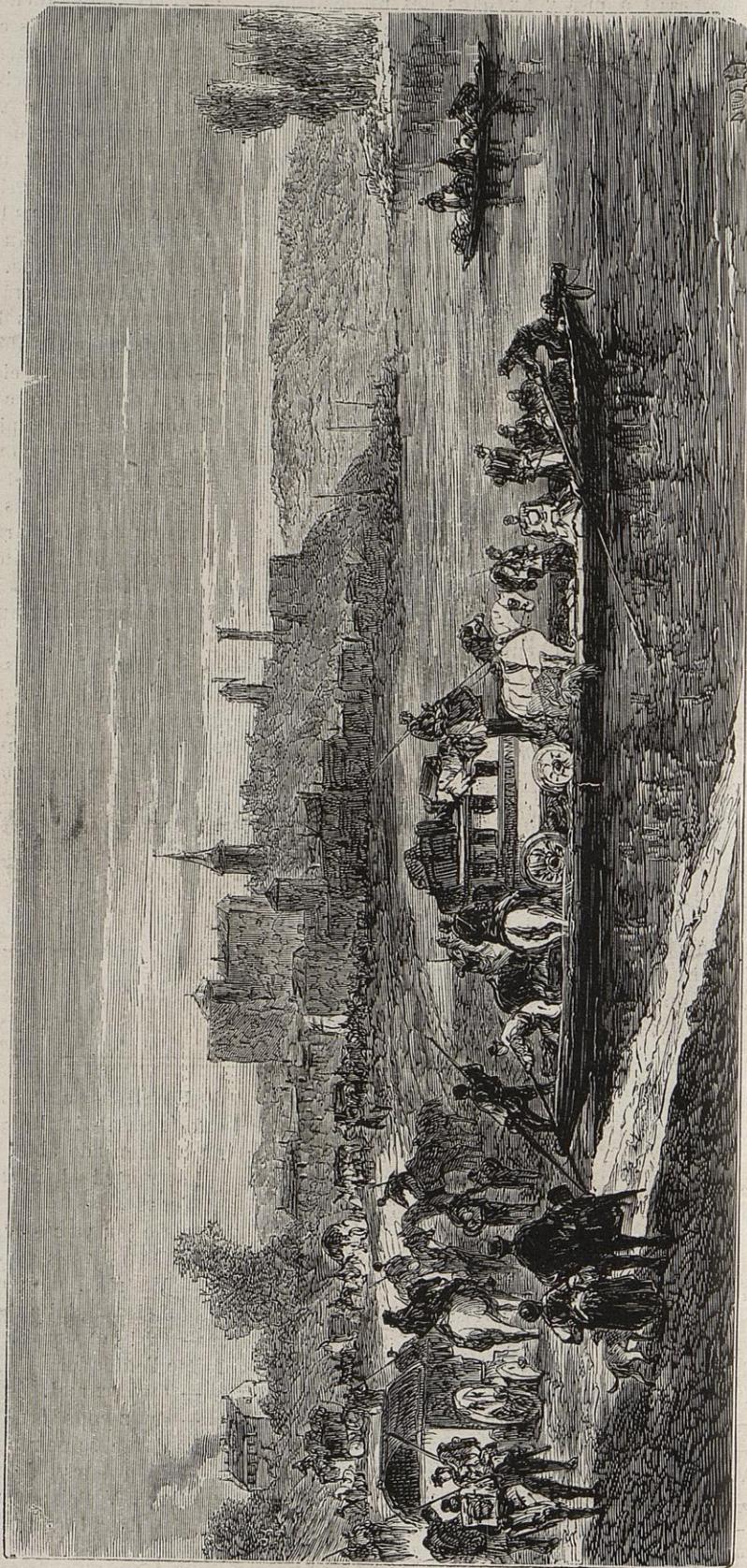
### PASSAGE DU BAC DE CONFLANS

L'émigration des Parisiens qui veulent se soustraire au spectacle, aux émotions ou aux obligations de la triste guerre que nous subissons, a pris depuis un mois d'énormes proportions.

On ne porte pas à moins, à l'heure qu'il est, de cinq cent mille le nombre de ceux qui ont quitté la capitale.

Les villes de Saint-Germain et de Versailles sont les deux points sur lesquels se dirigent d'abord les émigrants, libres de gagner de là la province ou l'étranger.

La première station des exilés volontaires est le petit village de Conflans-Sainte-Honorine, situé au confluent de la Seine et de l'Oise. A quatre kilomètres du bourg, on trouve, dans la forêt de Saint-Germain, à gauche, la



ÉMIGRATION PARISIENNE. — Le bac de Conflans reliant la rive droite à Saint-Germain et à Versailles. — (Dessin de M. Jules Noël, d'après M. L. de Nabat.)

ligne de l'Ouest; à droite, sur la lisière de la forêt de Montmorency, la ligne du Nord qui peut vous mener en Belgique.

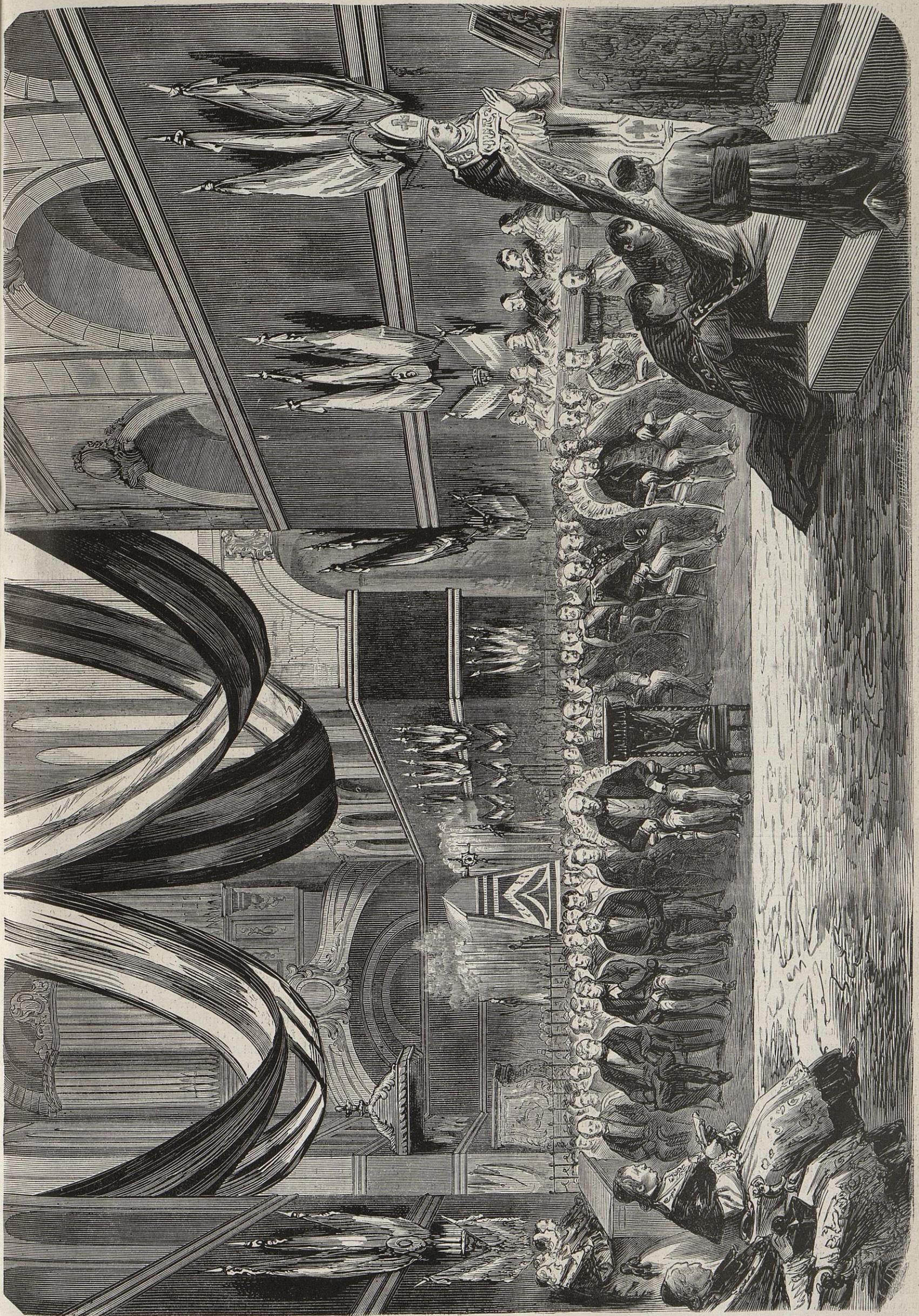
A défaut du pont qu'on a fait sauter lors de l'invasion prussienne, on rencontre un bac qui peut à peine suffire aux besoins d'une circulation inusitée, et que les circonstances actuelles rendent des plus actives.

L'émigration parisienne est une bonne fortune pour ce village, dont l'église, fort ancienne, possède des reliques de sa patronne sainte Honorine, apportées là, dit la légende, par un pieux habitant de Gravelle, désireux de les soustraire aux profanations des Normands. Conflans s'était alors fortifié. Aujourd'hui, le village inoffensif, et qui a renoncé aux ambitions belliqueuses et à leurs funèbres pompes, n'est plus qu'un bourg coquet de

ambitions belliqueuses et à leurs funèbres pompes, n'est plus qu'un bouge coquet de

EMIGRATION PARISIENNE. — Le bac de Conflans reliant la rive droite à Saint-Germain et à Versailles. — (Dessin de M. Jules Noël, d'après M. L. de Nabat.)

on trouve, dans la forêt de Saint-Germain, à gauche, la



VERSAILLES. — Service religieux en l'honneur des généraux Clémen. Thomas et Lecomte, à l'église Saint-Louis. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Bocourt.)

1,500 habitants, se mirant à la fois dans les eaux de la Seine et de l'Oise, à l'ombre du clocher de son église vouée à saint Maclou.

V. M.

## LES VANDALES DU PATRIOTISME

A Rome, la colonne Trajane, élevée pour éterniser les victoires des phalanges romaines sur les Daces et le monde barbare, se dresse encore aujourd'hui, intacte et glorieuse, sur sa base, d'où elle a bravé les invasions et la rage de ces mêmes peuples dont elle rappelle les défaites.

A Paris, la colonne de la grande armée, la colonne Vendôme, — pour lui laisser ce nom qui unit si bien la France d'autrefois à la France nouvelle, — a, elle aussi, bravé deux invasions, celles de 1814 et de 1815, et survécu aux haines nationales de l'Europe coalisée et victorieuse.

Il y a deux mois à peine, quand des événements inouïs eurent une troisième fois conduit les Prussiens dans Paris, il nous eût semblé que notre malheur eût été plus grand encore, s'il leur avait été permis de porter une main impie, ou même un regard haineux sur nos monuments publics, cette radieuse partie de notre gloire nationale. Si une pensée pouvait nous faire oublier un instant Sedan et Metz dans le présent, c'était Iéna dans le passé, la revanche dans l'avenir. C'était ce bronze conquis sur notre vainqueur d'aujourd'hui : pour nous à la fois exemple et espoir.

Sauvée de nos désastres militaires, la colonne Vendôme est-elle donc destinée à périr dans nos discordes civiles?

La Commune a décrété qu'elle serait abattue. Mais la Commune n'est pas la France, et elle ne peut porter la main sur un monument élevé à la gloire de la France, fait avec l'airain conquis par ses enfants sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Qu'à la statue césarienne, si inintelligemment placée sur son faite par le second empire, on substitue celle du capitaine, comme le firent les vainqueurs de 1830, très-bien; mais aller au delà, détruire le monument lui-même élevé à la gloire des armées françaises, ce n'est pas seulement commettre un acte de lèse-nation, c'est commander à des mains françaises une œuvre prussienne, c'est vouloir abolir l'histoire.

On n'abolit pas l'histoire.

Antinational, le décret de la commune est de plus puéril.

(Moniteur universel.)

EUGÈNE ASSE.

## CÉRÉMONIE RELIGIEUSE

EN L'HONNEUR DES GÉNÉRAUX CLÉMENT THOMAS ET LECOMTE

L'Assemblée nationale, voulant accentuer le témoignage officiel des regrets que lui avait inspirés l'exécution des généraux Clément Thomas et Lecomte, ordonna qu'un service solennel en l'honneur de ces victimes de nos discordes civiles, fût célébré dans la cathédrale de Versailles.

Cette cérémonie expiatoire a eu lieu le 13 avril dans l'église Saint-Louis, où ces derniers jours on chantait encore l'office des morts sur les cercueils des généraux Besson et Péchot.

M. Grévy, président de l'Assemblée, M. Thiers, président du gouvernement, une partie du corps diplomatique, le nonce du pape, ainsi qu'un grand nombre de députés, assistaient à ce service solennel d'où les assistants sont sortis le cœur navré en songeant aux cruels et terribles sacrifices qu'imposait la guerre civile à la patrie, déjà si éprouvée par la guerre étrangère. L'abbé Fleury présidait à la cérémonie religieuse.

M. V.

## LE COMBAT D'ISSY

DANS LA NUIT DU 11 AU 12 AVRIL

J'achevais, l'autre soir, persiennes et rideaux clos, à heure nouvelle où Paris se couche maintenant, c'est-à-dire vers neuf heures, quelques journaux honnêtes

me parlant de conciliation, et je me laissais volontiers convaincre, quand tout à coup j'entends comme des meubles qui déboulent au-dessus de ma tête... J'écoute, je crois à des murs qui s'effondrent dans la rue, à des maisons qui s'écroulent... J'ouvre, le ciel était complètement en feu et, comme si tous les tonnerres s'étaient donné le mot, je fus complètement assourdi. Marthe, ma vieille bonne, qui m'était arrivée, pâle d'effroi, se signe et se met à genoux : « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! » s'écrie-t-elle, croyant à l'effondrement du ciel sur la terre.

J'eus grand-peine à faire comprendre à la pauvre vieille que l'orage qui grondait là-bas, c'était l'orage de la révolution...

En effet le crépitement des fusils, le ronflement des mitrailleuses, couverts alternativement par les grondements du canon ne ressemblaient en rien aux détonations d'armes à feu; on aurait dit des blocs de pierre qui se bousculaient dans le chaos, tels qu'ont dû surgir aux premiers temps du monde sous l'effort du feu intérieur du globe les montagnes et les volcans; ou bien encore le choc de ces cohortes de squelettes gigantesques, ce broiement d'os monstrueux que décrit quelque part Edgard Poë.

C'était pourtant bien hélas, la lutte de pauvres humains, mais dans un camp se trouvait la grande nation qu'on appelle la France et dans l'autre la grande ville qu'on appelle Paris! Deux colosses!

Priez Marthe! priez pour ceux que ce choc a renversés, si petit qu'en soit le nombre, ce sont tous des malheureux!

Chaque nuit, ou à peu près, depuis cet abominable prélude, la chose se renouvelle.

Les uns disent : c'est un combat d'avant-postes, c'est un combat d'artillerie; les autres c'est une grande bataille.

Je crois moi que les grandes batailles sont décisives et puisque aujourd'hui nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a huit jours c'est qu'en effet la foudre n'éclate pas toujours avec ces tonnerres.

D'ailleurs je suis monté sur mon toit, observatoire naturel de tout parisien, j'ai vu des lignes étincelantes et pétillantes de feux qui correspondent aux avant-postes des forts du sud et aux avant-postes des positions de Châtillon et de Meudon, à ces pétilllements correspond la fusillade. J'ai vu les grandes flammes qui sortent des forteresses de part et d'autre et ces feux annoncent les grandes détonations du bronze. Il y aurait donc lieu de croire à la première interprétation de ce vacarme.

E. H.

## LES DIAMANTS DE LA COURONNE

I

Les diamants de la couronne, enfermés dans le magnifique hôtel du Garde-Meuble, place de la Concorde, furent, sous la première Révolution, l'objet d'un vol des plus audacieux et des plus habiles.

L'idée en fut conçue, au mois de septembre 1792, par deux individus : l'un, Joseph Doulligny, originaire de Brescia, âgé de vingt-trois ans; l'autre, Jean-Jacques Chambon, né à Saint-Germain-en-Laye, âgé de vingt-six ans, et ancien valet de la maison Rohan-Rochefort.

Particulièrement réservé aux richesses inhérentes à la couronne de France, telles que joyaux du vieux temps, cadeaux des nations étrangères, présents des seigneurs du royaume, le Garde-Meuble contenait des objets d'une valeur inappréciable; on les avait rangés dans trois salles et symétriquement enfermés dans des armoires; le public était admis à les visiter tous les mardis. On y voyait les armures des anciens rois et paladins, notamment celles de Henri II, de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, de Philippe de Valois, de Casimir de Pologne; et, la plus admirable par le fini du travail, celle que François I<sup>er</sup> portait à la bataille de Pavie.

A côté de ces souvenirs presque vivants de l'ancienne splendeur royale, on remarquait, sombre et menaçant, l'espadaon que le pape Paul V portait lorsqu'il fit la guerre aux Vénitiens; cette arme, longue de cinq pieds, se montrait, orgueilleuse, à côté de deux bonnes petites épées du grand Henri. Deux canons damasquinés en argent, montés sur leur affût, représentaient la vanité du roi de Siam.

— Dépôt plus précieux encore, les diamants de la couronne, contenus dans différentes caisses, étaient placés dans les armoires du Garde-Meuble. Le Régent, le Sanci et le Hoche du Dauphin, formaient les trois astres principaux de ce groupe d'étoiles. Des tapisseries, des chefs-d'œuvre d'art en or et en argent, disposés dans les salles, représentaient également une valeur de plusieurs millions.

Doulligny et Chambon n'ignoraient pas ces détails; ils frémissaient de joie en admettant la possibilité d'un tel vol. Les poteaux des lanternes s'élevaient assez près du mur et assez haut pour faciliter l'escalade par l'une des fenêtres; il n'y avait pas de corps-de-garde voisin dont on eût à se méfier; seulement cette équipée nécessitait le concours de quelques amis. Le premier auquel ils firent part de leur projet, et qui partagea leur éblouissement, fut un nommé Melchior Cottet, dit le Petit chasseur, qui les exhorta à s'adjoindre neuf de leurs camarades réputés pour leur adresse et leur courage.

La première attaque dirigée vers le Garde-Meuble dans la nuit du 15 au 16 septembre ne rapporta aux douze associés qu'une connaissance approfondie des lieux. La partie fut remise à la nuit suivante; mais cette fois Doulligny et Chambon décidèrent qu'il fallait convoquer le banc et l'arrière banc de leurs troupes. Afin de procéder par des ruses de haute école, quelques fausses patrouilles de gardes nationaux devaient circuler autour de l'édifice pendant que les assaillants se chargeaient d'y pénétrer. Le rendez-vous était à l'entrée des Champs-Élysées, l'heure celle de minuit; chacun fut exact.

Chambon et Doulligny arrivèrent sur la place, et placèrent à toutes les issues des surveillants qui devaient donner l'alarme au moindre danger. Près du piédestal où s'élevait autrefois la statue de Louis XV, ils rencontrèrent un jeune garçon de douze à quatorze ans qui leur inspira de l'inquiétude. Ils l'abordèrent, l'interrogèrent, et le firent consentir à rester en sentinelle à cet endroit et à pousser des cris pour attirer vers lui les personnes qui lui paraîtraient suspectes. On lui promit une récompense, sans le mettre au fait de l'expédition.

Après toutes ces précautions. Chambon grimpe le long des colonnades, en s'aidant de la corde du réverbère; Doulligny le suit, ainsi que plusieurs autres. Avec un diamant, on coupe un carreau que l'on enlève et qui donne la facilité d'ouvrir la croisée par laquelle les voleurs s'introduisent dans les appartements du Garde-Meuble. Une lanterne sourde sert à les guider vers les armoires, que l'on ouvre avec les fausses clefs et les rossignols. On s'empare des boîtes, des coffres, on se les passe de main en main; ceux qui sont au pied de la colonnade les reçoivent de ceux qui sont en haut. Tout à coup, le signal d'alerte se fait entendre. Les voleurs qui sont sur la place s'enfuient; ceux qui sont en haut se laissent glisser le long de la corde du réverbère. Doulligny manque la corde, tombe lourdement sur le pavé et y reste étendu. Une véritable patrouille, qui avait aperçu la lumière que la lanterne sourde répandait dans les appartements, avait conçu des soupçons. En s'approchant, elle entend tomber quelque chose, elle court, trouve Doulligny, le relève et s'assure de lui. Le commandant de la patrouille, après avoir laissé la moitié de son monde en dehors, frappe à la porte du Garde-Meuble, se fait ouvrir, et monte aux appartements avec ce qu'il a de soldats. Chambon est saisi au moment où il va s'esquiver; on le joint à son compagnon et l'on envoie chercher le commissaire.

L'officier public interroge les deux voleurs, qui se trouvant pris en flagrant délit et les poches pleines, avouent avec franchise, mais ne dénoncent aucun de leurs compagnons. Au même instant, on ramasse sous la colonnade le beau vase d'or appelé *Présent de la ville de Paris*.

La fausse patrouille, à laquelle la véritable cria : *Qui vive?* n'ayant pas le mot d'ordre, crut prudent d'y répondre par la fuite. Elle se dispersa dans les Champs-Élysées et dans les rues qui y aboutissent. Du nombre des voleurs qui avaient reçu des boîtes de diamants, deux se retirèrent dans l'allée des Veuves, firent une excavation au fond d'un fossé, y enfouirent leur larcin, le recouvrirent de terre et de feuilles, et se retirèrent tranquillement chez eux. Plusieurs autres allèrent déposer leur part chez des

recéleurs. Le plus grand nombre se réunit sous le pont Louis XVI, et, après avoir posé un des leurs en sentinelle au-dessus du pont, ils s'assirent en rond. Le plus important de la bande fit déposer au centre les coffres volés; il en ouvrit un, y prit un diamant qu'il donna à son voisin de droite, en prit un autre pour le suivant, et ainsi de suite. Il avait soin d'en mettre d'abord un dans sa poche pour lui, et, après avoir fait le tour du cercle, d'en déposer un autre pour la sentinelle. Lorsqu'un coffret était vidé, on passait à un autre. — Il était en train de distribuer le contenu du dernier lorsque le signal de *saute qui peut* se fit entendre. Le distributeur jeta dans la Seine le reste des diamants, et tout le monde prit la fuite. Plusieurs laissèrent tomber des brillants, qui furent trouvés et ramassés le lendemain par des particuliers....

## II

Averti des événements de la nuit, le ministre Roland se rendit à l'Assemblée nationale vers dix heures du matin, et demanda la parole pour une communication urgente.

— Il a été commis un grand attentat cette nuit, dit-il; on a volé au Garde-Meuble les diamants et d'autres effets précieux. Deux personnes ont été arrêtées; leurs réponses dénotent des gens qui ont reçu de l'éducation et qui tenaient à ce qu'on appelait autrefois des personnes au-dessus du commun. J'ai donné des ordres relativement à ce vol.

La colère des députés fut grande; le ministre l'avait prévue. En montrant derrière les brouillards de Coblenz l'armée royaliste attendant les trésors du Garde-Meuble pour s'habiller et se nourrir, il évitait qu'on songeât au défaut de précautions qui devait retomber sur lui. Quatre députés, Merlin, Thuriot, Laporte et Laplaigne, furent nommés pour être présents à l'information.

La nouvelle de cet attentat remua tous les quartiers de Paris: le rappel fut battu; le ministre de l'intérieur, le maire et le commandant général se réunirent et prirent des mesures pour garder les barrières; jamais on n'avait fait tant d'honneur à de simples bandits; il est vrai que jamais on n'avait vu un vol si considérable. Quelques citoyens honnêtes rapportèrent leurs trouvailles; d'autres, patriotes fougueux, qui avaient horreur de tout ce qui provenait de l'ancien tyran, enfouirent leur épave dans leur paille ou au fond de leur commode, afin que leurs yeux ne fussent pas souillés par la vue d'un métal impur.

Un pauvre homme, passant dans le faubourg Saint-Martin pour se rendre à son travail, trouva un de ces diamants et se hâta d'aller le restituer aux employés du Garde-Meuble. Trois jeunes enfants furent admis à la barre de l'Assemblée pour y déposer des bijoux que le hasard avait pareillement mis entre leurs mains. L'Assemblée ordonna que leurs noms seraient inscrits au procès-verbal. Des cassettes furent encore retrouvées au Gros-Cailou, rue Nationale et rue de Florentin. Mais de ces différents traits de probité, le plus éclatant est évidemment celui-ci: un commissaire monte chez la maîtresse d'un des voleurs; sur sa cheminée se trouvait un gobelet rempli d'eau-forte, dans lequel elle avait mis un objet volé, afin d'en séparer l'alliage. Informée de l'arrivée du commissaire, n'ayant plus le temps de cacher le gobelet, elle le lance par la fenêtre. Une vieille mendicante passe quelques minutes après; ses yeux collés sur le pavé rencontrent de petites étoiles qui brillent dans la boue; elle ramasse par curiosité ces étincelles inexplicables pour elle, et, à quelques centaines de pas, elle entre chez un orfèvre, qui lui apprend que ce sont des diamants. Aussitôt elle se rend au comité de sa section, dépose sa trouvaille, demande un reçu et va mendier son pain.

Joseph Doulligny et Chambon, pris en flagrant délit et surabondamment nantis de pièces de conviction, n'essayèrent pas de nier leur culpabilité; les premiers interrogatoires que leur firent subir les juges sous l'inspiration des immenses conjectures du ministre Roland, durent singulièrement flatter ces coquins (un d'eux, Doulligny, était marqué de la lettre V, voleur) Pendant quelques jours ils espèrent pouvoir se dire martyrs d'une opinion. Afin

de prolonger l'erreur de la justice, ils s'abstinrent de déclarer leurs complices. Mais la justice passa outre, et, après une audience de quarante-cinq heures, rendit l'arrêt suivant:

« Vu la déclaration du jury de jugement, portant: 1° qu'il a existé un complot formé par les ennemis de la patrie, tendant à enlever de vive force et à main armée les bijoux, diamants et autres objets de prix déposés au Garde-Meuble, pour les faire servir à l'entretien et au secours des ennemis intérieurs et extérieurs conjurés contre elle; — 2° que ce complot a été exécuté dans les journées et nuits des 15, 16 et 17 septembre, par des hommes armés qui ont escaladé le rez-de-chaussée et le balcon du premier étage, en ont forcé les croisées, enfoncé les portes des appartements et fracturé les armoires, d'où ils ont enlevé et emporté tous les diamants, perles fines et bijoux qui y étaient déposés; tandis qu'une troupe de trente à quarante hommes, armés de sabres, poignards et pistolets, faisaient de fausses patrouilles autour dudit Garde-Meuble, et qu'ils ne se sont dispersés, ainsi que ceux introduits à l'intérieur, que lorsqu'ils ont aperçu une force publique considérable; — 3° que les nommés Joseph Doulligny et Jean-Jacques Chambon sont convaincus d'être auteurs, fauteurs, complices, adhérents desdits complots et vols à main armée, le tribunal, après avoir entendu le commissaire national, les condamne à la peine de mort. »

Sous le coup de cette sentence, nos deux fripons, troublés, pâles, déclarèrent qu'ils feraient des aveux complets si on leur promettait la vie sauve. Le président leur répondit que la Convention seule pouvait statuer sur leur demande.

Pendant ce temps, la police, aux aguets, était parvenue à retrouver quelques traces des autres coupables. Un citoyen du nom de Duplain avait déposé au comité de sa section que, le 15 septembre au soir, dans un café de la rue de Rohan, il avait entendu deux hommes se quereller au sujet d'un vol de diamants: l'un reprochait à l'autre sa pusillanimité, qui les avait privés d'une capture importante; il se consolait néanmoins, espérant, la nuit suivante, réitérer leur prouesse de manière à n'avoir plus rien à désirer. A cette déclaration, le citoyen Duplain ajouta le signalement de l'un des deux hommes, celui qu'il avait pu le mieux voir. On mit des agents en embuscade dans la rue de Rohan, et, le quatrième jour, on y arrêta un personnage dont l'extérieur et la physionomie se rapportaient au signalement donné. Amené au comité de surveillance, cet homme déclara se nommer Badarel et être natif de Turin; il nia les propos qu'on lui imputait, se récriant sur des doutes aussi injurieux; mais ayant été fouillé, il fut trouvé détenteur de plusieurs pierres. Alors il avoua que le 15 septembre, deux individus, qu'il ne connaissait pas, l'avaient engagé à se rendre la nuit avec eux sur la place Louis XV, lui disant qu'il y allait de sa fortune; ils exigèrent simplement qu'il fit le guet pendant un quart d'heure. Ces messieurs étaient si honnêtes qu'il avait cru servir des amoureux et non des voleurs. Ils étaient bientôt revenus auprès de lui, et l'avaient accompagné jusque dans sa chambre, rue de la Mortellerie, près l'hôtel de Sens. Là, que s'était-il passé tandis qu'il avait été chercher des rafraîchissements, il l'ignorait; mais le lendemain, quand il fut seul chez lui, il aperçut des diamants sur la cheminée, et il fut porté à croire qu'il avait été pendant quelques heures le compagnon de deux nababs déguisés.

Cette histoire, richement brodée comme on voit, n'abusa pas un instant les juges instructeurs. Ils mirent Badarel en présence de Doulligny et de Chambon; ceux-ci, désireux d'appuyer leur demande en grâce sur des faits, ne firent aucune difficulté de reconnaître Badarel.

— Mon cher, lui dit Doulligny devant le président du tribunal criminel, il n'y a plus à vouloir rester blanc comme un agneau; nous sommes pris, nous n'avons d'espoir qu'en la clémence des magistrats, et cette clémence est subordonnée à nos aveux, à notre sincérité. Tu es dans un très-mauvais cas; veux-tu obtenir ta grâce d'avance? Tu n'as qu'à te rendre avec le citoyen président sous cet arbre des Champs-Élysées au pied duquel tu as enfoui cette grande cassette. Dès que tu l'auras restituée, tu seras

sûr de ne plus avoir affaire à des juges, mais à de vrais amis.

Badarel essaya bien d'envoyer Doulligny à tous les diables et de prouver qu'il ne le connaissait pas, mais sa résistance ne put être de longue durée. Doulligny l'exhorta si bien, lui fit de telles promesses, qu'enfin ce malheureux consentit à se rendre aux Champs-Élysées avec le président.

Ce transport de justice eut des résultats considérables; les fouilles opérées d'après les indications de Badarel firent découvrir 1,200,000 francs de diamants. La procédure recommença avec plus d'acharnement; les dépositions de Doulligny et de Chambon furent jugées si utiles pour éclairer les recherches et confondre les accusés, que le président du tribunal criminel se rendit en personne à la barre de la Convention et y parla en ces termes:

— Je crois de mon devoir de prévenir la Convention que, depuis vendredi 21, la première section du tribunal s'est occupée sans désemparer de l'interrogatoire de deux voleurs du Garde-Meuble. Pendant quarante-huit heures ils n'ont voulu donner aucun renseignement; mais hier, lorsque la peine de mort a été prononcée contre eux, ils m'ont fait dire qu'ils avaient à faire des déclarations importantes; ils m'ont demandé ma parole d'honneur que, pour prix de ces aveux, leur grâce leur serait accordée. Je n'ai pas cru devoir prendre sur moi une pareille promesse; mais je leur ai dit que s'ils me disaient la vérité, je porterais leur demande auprès de la Convention nationale; alors le nommé Doulligny m'a révélé toute la trame du complot; il a été confronté avec un de ses co-accusés non jugé; il l'a forcé de déclarer l'endroit où étaient cachés plusieurs des effets volés. Je me suis transporté aux Champs-Élysées, dans l'allée des Veuves; là le co-accusé m'a découvert les endroits où il y avait des objets très-précieux. N'est-il pas important de garder ces deux condamnés pour les confronter encore avec les autres complices? Mais le peuple demande leurs têtes. Que la Convention rende un décret, qu'elle le rende tout de suite; le peuple la respecte, il se tiendra toujours dans la plus complète soumission aux ordres de l'Assemblée. »

Ordonner la mort de Doulligny et de Chambon, c'eût été tuer deux poules aux œufs d'or. La Convention le comprit, et décida qu'il fallait garder ces deux coupables pour traquer les autres.

Nous dirons, dans le prochain numéro, quel fut le résultat de leurs dénonciations.

CHARLES MONSELET.

## OBSÈQUES A VERSAILLES

DES GÉNÉRAUX BESSON ET PÉCHOT

TUÉS AU COMBAT DE NEUILLY

Au combat de Neuilly, le vendredi, 6 avril, la barricade de la rive droite venait d'être enlevée. Le général Besson, à la tête du 82<sup>e</sup> et du 83<sup>e</sup> de ligne, s'était déjà engagé dans les rues qui, à droite et à gauche, bordent l'avenue de Neuilly. Il remontait la grande rue qui mène à la porte des Ternes lorsqu'une balle lui traverse la poitrine et le jette expirant sur le pavé.

La mort l'avait saisi au moment où, apercevant un fédéré en uniforme d'infanterie de marine qui l'ajustait de la fenêtre d'un second étage, il s'adressait à un soldat placé derrière lui et lui disait en étendant le bras: « Passe-moi ton fusil, que je descende ce gredin-là. »

Ce fut le gredin qui le descendit.

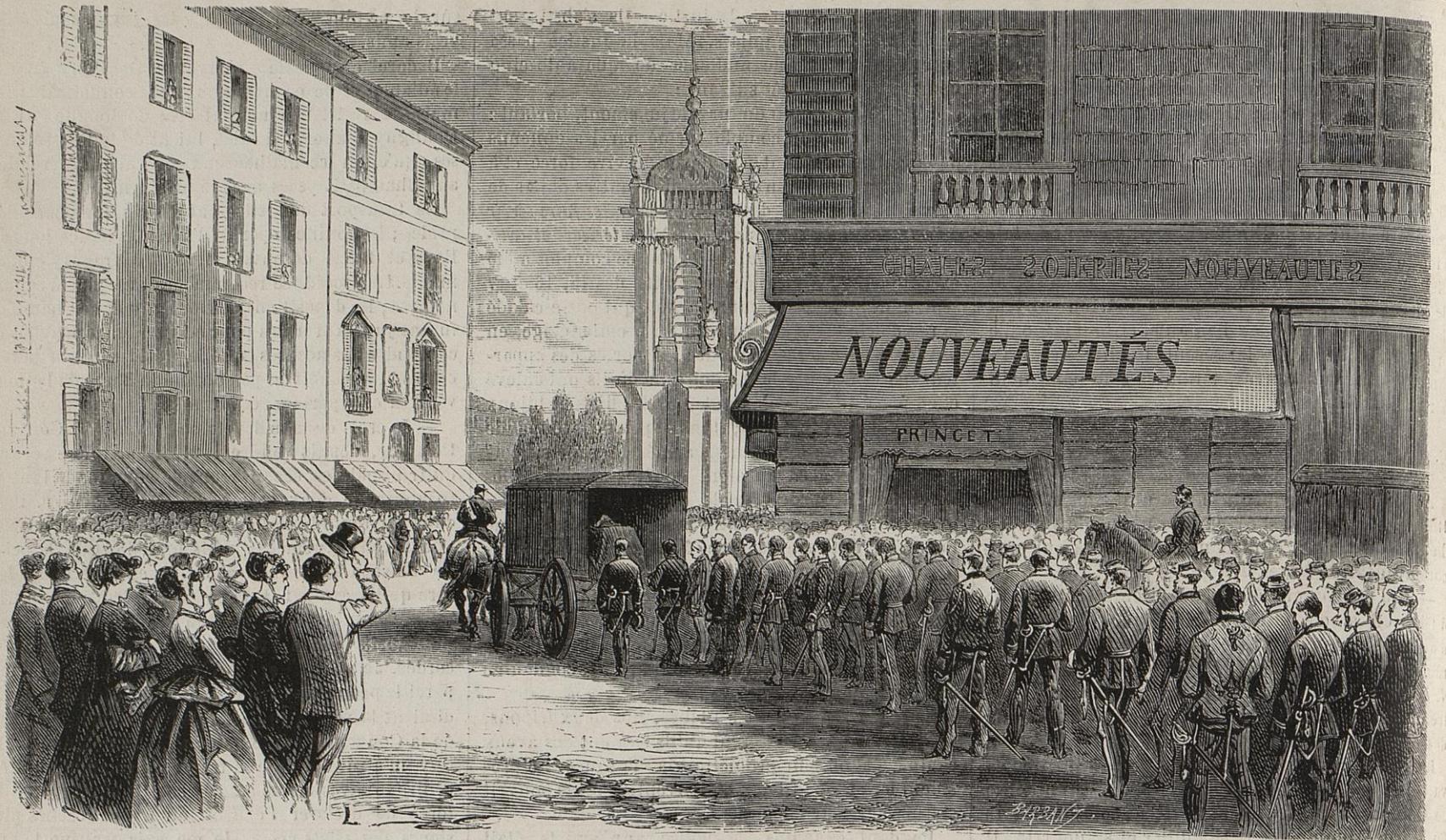
Dans cette même journée le général Péchot tombait grièvement blessé à la tête de ses troupes.

Transporté à l'hôpital militaire de Versailles, le général succombait le surlendemain aux suites de sa blessure.

Un-chef de bataillon et une vingtaine d'officiers de tous grades, avaient été amenés, à la suite du combat de Neuilly, morts ou blessés dans cette ambulance placée sous la haute direction du chirurgien en chef le docteur Troppau.

Les obsèques de ces victimes de nos discordes civiles ont eu lieu le 10 avril, à Versailles.

Les corps, portés sur des fourgons d'artillerie-



VERSAILLES. — Obsèques des généraux Besson et Péchot, victimes de la guerre civile. — (D'après le croquis de M. Bocourt.)

rie peints en noir, ont été amenés à l'église Saint-Louis où se trouve, dans la chapelle à droite, un cénotaphe en marbre blanc, sculpté par Pradier et consacré à la mémoire du duc de Berry.

Tout Versailles, tant civils que militaires, suivait à pied ce convoi funèbre qui, après la cérémonie religieuse, s'est dirigé vers le cimetière.

La tristesse était profonde et chacun, en escortant le corbillard de guerre qui emportait à leur dernière demeure ces soldats morts sur la brèche, se demandait quand les épreuves de la France seront finies, si la guerre civile ne s'arrêtera pas de nous demander la vie de ceux qu'avait épargnés la guerre contre l'étranger.

M. V.

## VERSAILLES

Quelles destinées diverses a eues Versailles !

Ce château, tour de force extraordinaire de la volonté d'un roi sur la nature, aurait été considéré comme une des merveilles du monde au temps où il n'y en avait que sept : on sait que, avant Louis XIII, de Versailles il n'y en avait point ou peu ; ce roi fit construire dans les bois un simple rendez-vous de chasse (la partie du milieu qui fait face à la place d'Armes et que reproduit notre dessin) mais Louis XIV pour satisfaire, dit-on, un caprice de femme transforma bientôt le pied-à-terre en palais. L'eau manquait cependant et c'était un grand obstacle aux projets du maître qui savait qu'autour de son palais une ville devait naître ! Mais Rennequin-Sualem était là ; c'était un ingénieur ingénieux, et étudiant les coteaux d'alentour il ne tarda pas à reconnaître que la butte de Marly dominait suffisamment Versailles. Par le moyen d'une puissante machine hydraulique, chef-d'œuvre de ce temps-là, on y fit monter les eaux à une hauteur de 162 mètres sur le viaduc qui existe encore et qui de loin ressemble à un monument des Romains préservé par le temps.

Cette eau, si précieuse (1) pour la vie et les besoins des habitants de Versailles, on sait comment Louis XIV l'a prodiguée dans les jardins uniques de sa splendide demeure ; des lacs tout entiers : la pièce des Suisses,

(1) C'est maintenant une machine à vapeur de M. Cécile qui élève l'eau à Marly pour Versailles.

les pièces où aboutit la principale allée du parc, les fontaines de la terrasse, les monuments multiples des allées où chaque groupe s'empanache d'écume jaillissante, le beau bassin de Neptune, la salle d'Apollon sont autant de lieux où l'art et la poésie se complètent par la fraîcheur des eaux et le bruit de leurs élégantes gerbes aussi bien que par l'abondance de leurs flots.

Les agrandissements du premier château ne sont pas moins extraordinaires de hardiesse, de richesse et de goût. Les salles des fêtes, telles que la galerie des Glaces, la chapelle toute en marbre et en porphyre, la salle de spectacle attenante au palais et qui sert à cette heure de Chambre à nos députés, les escaliers, les galeries, tout est d'un luxe inouï et d'une construction artistique presque irréprochable. — Est-il étonnant que tout cela ait coûté plus d'un milliard !..

En dehors du palais et du parc où nous ne pouvons oublier l'orangerie, un travail herculéen, le grand Trianon, le petit Trianon, petits palais dépendants du grand avec jardins délicieux, Versailles ne manque pas de monuments.

La préfecture, qui sert de demeure au roi de Prusse, est le lieu de résidence du chef du pouvoir exécutif. La cathédrale, où vient d'avoir lieu une triste cérémo-

nie en l'honneur des premières victimes de la guerre civile, est assez grandiose. Il y a les écuries du roi, les hôtels de la chancellerie et de la guerre, autant de curiosités.

Les avenues sont immenses et leur aspect est grandiose. L'avenue de Sceaux est particulièrement curieuse depuis que l'Assemblée nationale siège au chef-lieu de Seine-et-Oise. Le camp principal des troupes françaises est établi le long de cette magnifique avenue dont les vieux arbres déjà verts abritent chevaux et cavaliers.

La variété des couleurs des costumes militaires, le rouge des pantalons, le blanc des tentes, le noir des vestons, le bleu des capotes, le grouillant, le va-et-vient de la troupe, de la cavalerie et des flâneurs, le tout couronné de ces arbres séculaires, voilà un de ces tableaux qu'on n'oublie pas.

Nous en donnons un aperçu à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux l'arrivée d'un bataillon sur la place d'Armes. Malheureusement la gravure, comme la photographie, ne donne que la forme, au regardeur d'ajouter le ton.

Nous reviendrons d'ailleurs sur cette ville qui, quoique moderne, prend dans l'histoire le premier rang.

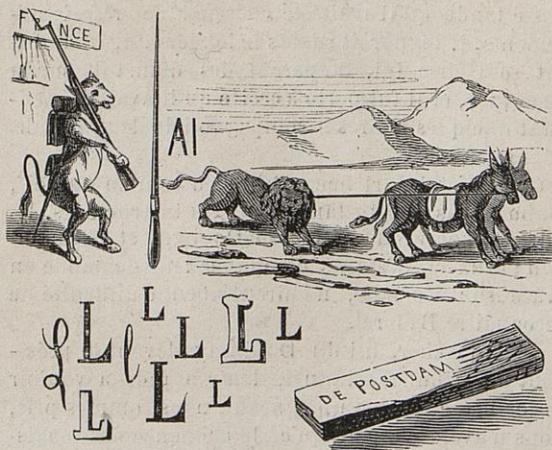
N'est-ce pas là que fut signée la paix avec la république de Gènes en 1685, que sous Louis XV fut conclue l'alliance avec l'Autriche, et n'est-ce pas sous Louis XVI, en 1783, par la *paix de Versailles*, que l'Angleterre reconnaissait l'indépendance des Etats-Unis ?

N'est-ce pas à Versailles qu'eut lieu la première Assemblée vraiment nationale, et le serment du Jeu de Paume qui promit notre première constitution, n'est-il pas sorti du palais où siégeait encore à cette heure la vraie représentation de la France ?

Il est vrai de dire que de tristes souvenirs s'attachent néanmoins à cette cité, mais comme on le disait ces jours-ci avec raison à propos de la colonne Vendôme, dont la Commune a décrété la démolition, on ne déchire pas une page d'histoire.

Empêcherons-nous que Versailles ait été témoin de grands scandales, empêcherons-nous qu'il ait été souillé par l'invasion. Trop heureux si les préliminaires de Versailles sont la dernière honte qui nous soit infligée, et puisse la représentation de la France n'y signer que des actes de clémence après y avoir pris des résolutions énergiques. Puisse, en un mot, la paix de la France nous venir de la force et de la sagesse de ses représentants !

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On a double plaisir à tromper le trompeur.